



**HAL**  
open science

## “ La Passion de l’Homme selon Anna Nerkagui ”

Dominique Samson Normand de Chambourg

► **To cite this version:**

Dominique Samson Normand de Chambourg. “ La Passion de l’Homme selon Anna Nerkagui ”. Slovo, 2003. hal-03087576

**HAL Id: hal-03087576**

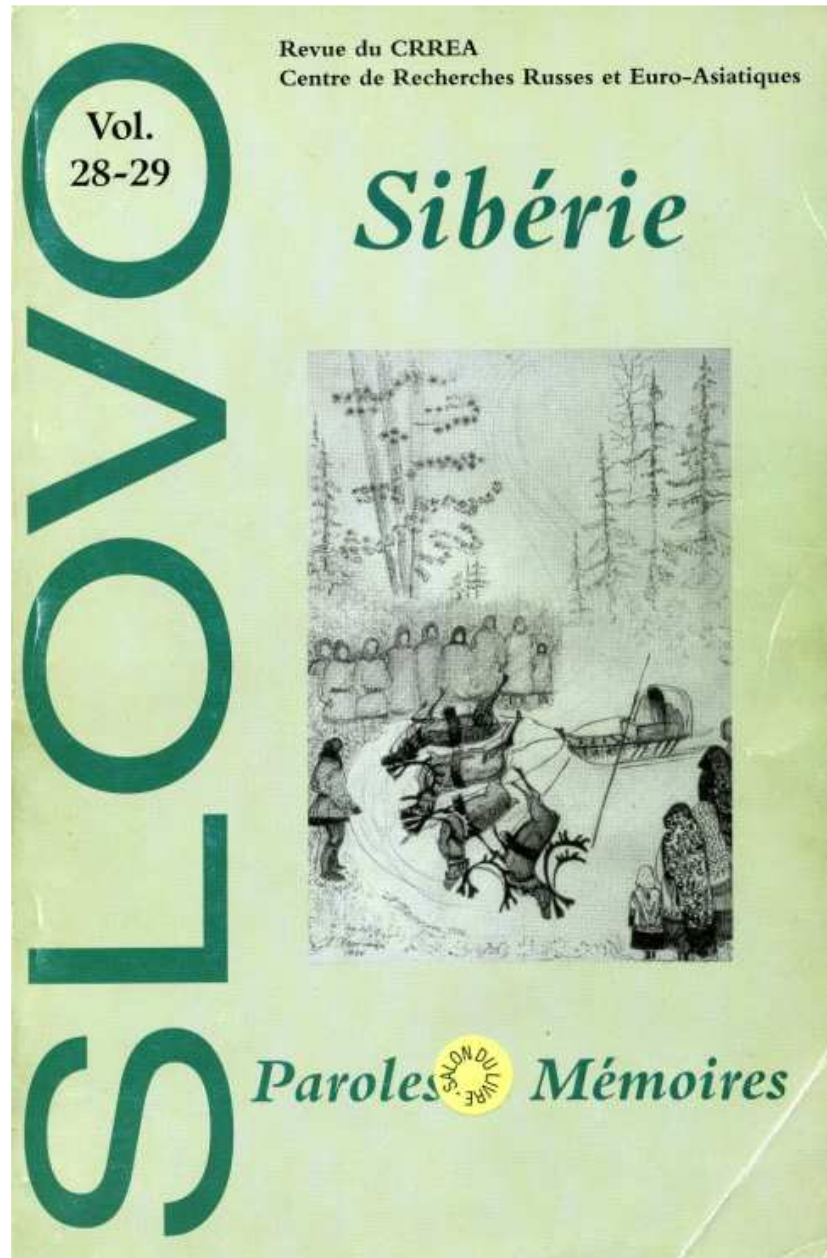
**<https://hal.science/hal-03087576>**

Submitted on 23 Dec 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« La Passion de l'Homme selon Anna Nerkagui », *Slovo : Sibérie. Paroles et mémoires*, (A.-V. Charrin, dir.), Paris, Publications Langues'O / C.R.R.E.A., vol. 28-29, p. 41-76.



## *La Passion de l'homme selon Anna Nerkaoui*

Dominique SAMSON

L'archimandrite Veniamine et le Père supérieur Platon<sup>1</sup> peuvent reposer en paix. Deux siècles plus tard, le vent de l'Orthodoxie souffle toujours discrètement sur la toundra rejetant un peu dans l'ombre les sept paires d'ailes du Grand Minleï, oiseau mythique dont le vol faisait frissonner les herbes maigres et plisser l'œil des lacs. Le chamanisme des Nénètses, qui ignore l'anathème, s'est christianisé : Dieu précise le vide dans lequel flottait Noum<sup>2</sup> (Num) – à la fois ciel et esprit du ciel –, la Vierge à l'enfant est la pâle

---

<sup>1</sup> Le premier, supérieur du monastère de Sijsk, fut nommé à la tête de la mission d'évangélisation des « indigènes » du gouvernement d'Arkhangelsk dont dépendaient les Nenec ; de 1825 à 1830, des différentes toundras jusqu'à l'Oural, cette mission baptisa 3 303 Nenec sur 3 983 individus. Quant à Platon, supérieur du monastère d'Arkhangelsk, il fut à la tête d'une commission spirituelle chargée d'affermir la nouvelle Foi des Autochtones. Trois églises de bois furent donc construites de 1830 à 1835. Cf. L.V. Homič, Chap. III, « Hristianstvo i tradicionnye verovanija », in *Nency (Les Nenec)*, Sankt-Peterburg, Russkij Dvor, 1995, pp. 247-252.

<sup>2</sup> Sans représentation initiale (il habite le ciel, le septième, avec lequel il se confond et s'occupe plus du temps que des hommes), Num a acquis au contact de l'Orthodoxie, un aspect figuratif élémentaire chez certains groupes nénétses : un beau vieillard trônant au milieu d'une Cour de serviteurs (des Esprits qu'ils délèguent pour les choses matérielles, tels l'octroi de gibier, la chance à la pêche, etc.) dont un scribe.

réplique de Miad Poukhoutsia<sup>3</sup> (*Mjad' Puhucja*) et le sacrifice du pain et du vin est une version à peine plus subtile du renne sacrifié dont le corps et le sang renouvellent l'alliance des hommes et des esprits.

La Grande Révolution d'octobre qui, elle, rêvait d'une société égalitaire (en effet, les chamanes sombreront dans les rivières et les popes seront passés par les armes), a aussi sacrifié plusieurs générations à son entière dévotion, mais Lénine n'est pas tout à fait Dieu. Et l'alliance entre l'Homme Nouveau, *Sovieticus*, et son Créateur s'est délitée au fil des rituels immuables du Parti. Alors sont réapparues les chamanes, comme lors de la fête du Printemps, la première herbe, et les popes rebâtissent leurs églises aux frais des fidèles et de l'État. Mais le monde séculier, lui, est retourné à ses vieux démons : l'Orient et l'Occident s'y défont dans un cycle infernal entre despotisme et libéralisme. Alexandre Herzen est toujours en droit de se demander ce que l'avenir réserve à la Russie.

### Au nom d'Altheia

Loin de cette troisième Rome aux faux airs de Babylone, il est une femme de lettres qui écrit dans sa toundra de Baïdarata. Héritière d'un clan dont l'ancêtre fut un puissant chamane, ses premières nouvelles annonçaient le crépuscule de sa civilisation orale bousculée par l'exubérance du XX<sup>e</sup> siècle. Ainsi *Aniko du clan Nogo* (*Aniko iz roda Nogo*, 1974) qui relate le fossé creusé entre les générations depuis l'avènement du pouvoir soviétique. Entre la mère, Nekotchi, qui avait nourri au sein un petit renne orphelin et la fille, Aniko, devenue citadine, s'est glissée une Révolution :

Aniko [...] contemplait ses pays et s'efforçait de comprendre comment ils pouvaient vivre ici. Ni cinéma, ni théâtre, ni livres. De quoi vivaient-ils ? L'un d'entre eux avait-il déjà réfléchi au pourquoi de sa venue au monde ? Petits, laids, et les capuches arrondies qui donnaient aux visages des hommes la physionomie des Idoles de pierre dont Aniko se souvenait depuis son enfance<sup>4</sup>.

<sup>3</sup> Esprit domestique de la Grande *Jaminja*, la Terre-Mère. *Mjad' Puhucja*, sous les traits d'une petite idole de fourrure, parée d'un nouveau manteau ou d'un nouveau bijou à chaque bienfait, assiste la femme en couches.

<sup>4</sup> Анико [...] смотрела на земляков и старалась понять как они могут жить тут. Ни кино, ни театров, ни книг. Чем они живут? Задумывался ли кто-нибудь из них, ради чего он появился на свет? Маленькие, некрасивые, а круглые капюшоны малиц делали лица мужчин похожими на физиономии каменных Идолов, которых Анико помнит с детства. Cf. Anna Nerkagi, *Aniko iz roda Nogo*, in *Molčaščij* (*Le silencieux*), Tjumen, SoftDizajn, 1996, p. 354.

Néanmoins, malgré les doutes et les larmes, Aniko revient vivre dans la « maison du père », guidée par les racines obscures qui veinent la toundra des hommes nomades. Qui pourrait arrêter les nuages dans le ciel ? Et parce que, comme le « ciel d'automne, particulièrement en septembre, [qui] évoque une vieille fantaisie, tantôt riieuse, tantôt grincheuse<sup>5</sup> », Aniko a hésité sur le chemin à suivre (la ville ou la toundra ?), il lui faudra se réapproprier sa propre terre, riche de son exil dans la « Grande Terre ». À l'instar de ceux qui, tels Anna Nerkaoui, plongée dans des études de prospection géologique, ou Érémeï Aïpine, homme de lettres khanty versé dans les moteurs Diesel, s'en sont remis un jour aux bons soins de la ville, avec l'espoir avoué d'améliorer ensuite le sort des leurs :

Cependant le début de la biographie littéraire d'Aïpine coïncida avec l'épopée du pétrole. Dans la région des descendants des hommes de la taïga, les géologues découvrirent les lieux riches en pétrole et en gaz. À l'emplacement des territoires de chasse et de pêche des clans apparurent des derricks de forage. Au-dessus du lac sacré Samotlor s'éleva la flamme d'un gaz favorable. Les feux de nouveaux villages s'allumèrent. Comment demeurer en retrait ? Des centaines de jeunes Khantys et Nénètes furent attirés par les derricks. Aïpine ne fit pas exception<sup>6</sup>.

Mais ce voyage par-delà « le dos de la terre<sup>7</sup> » n'était pas pour Anna Nerkaoui une fin en soi, sinon une forme de purification, un passage obligé pour que s'accomplisse la parabole de l'Enfant Prodigue. Le rite initiatique dépouille l'enfance et vêt l'âge adulte de toute son humanité (*nenëi nenëtse* : « Homme Véritable ») afin que l'homme prenne sa place dans la Création vivante, épouse l'Univers. Ainsi la terre peut-elle tourner sous les pas des hommes et des troupeaux, qui la révèlent tantôt à la Femme-Soleil, tantôt à l'Homme-Lune qui semblent se chercher dans ce miroir sibérien brisé de lacs et de montagnes.

*Ilir* (*Ilir*, 1978) psalmodiait, tel un chant épique traditionnel, les plaies engendrées dans la toundra par l'ivresse d'Hommes Rouges trop pressés<sup>8</sup>. Les premiers malentendus ont ruiné les espoirs des uns

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 400.

<sup>6</sup> Vjačeslav Ogryzko, « Vmesto posleslovija » (« En guise de postface »), *Kljatvoprestupnik (Le parjure)*, Moskva, Naš sovremennik, 1995, pp. 424-425.

<sup>7</sup> La ligne de l'horizon.

<sup>8</sup> Cf. Dominique Samson-Normand de Chambourg, 1998, *Le Grand Nord sibérien dans Ilir d'Anna Nerkaoui : une page de vie autochtone (1917-1997)*, Paris, L'Harmattan.

et des autres : « Et le nouveau pouvoir s'est avéré un compagnon encore plus faux que le tsarisme. On peut supposer, qu'après de longues discussions avec K. Lagounov, l'action de la nouvelle a été translatée au tout début du pouvoir soviétique, circonscrite à un cas particulier » écrit V. A. Rogatchev<sup>9</sup> dans un bref essai de critique littéraire consacré à Anna Pavlovna. La publication de cette page d'une vie autochtone était à ce prix dans la Grande Union soviétique. Orgueil ravalé pour un peuple qui, hormis ce Livre d'Heures de la jeune Révolution, a perdu le droit à la parole pour n'avoir rien eu d'autre à offrir que son propre sacrifice :

Le doute ne tourmentait pas le vieux Mertcha. Il n'avait personne hormis la terre et son fils. [...] Le vieux était prêt au pire. [...] Mais lui, Mertcha, devait se préparer à la rencontre avec la Terre, et il avait raison en se livrant aux hommes du traîneau Rouge<sup>10</sup>.

Il se réjouissait de sa liberté, semblable à celle des animaux sauvages. C'était probablement ainsi que se sentait le renard bleu lorsqu'il s'échappait d'un piège, une patte en sang<sup>11</sup>.

*Ilir*, le récit, et *Ilir*, le petit garçon, se sont prêtés à la propagande comme le feront plus tard les fêtes traditionnelles. Mais le cœur n'y est pas. Parce que dans la lumière du Nord, les héros sont en deuil : l'ancienne génération, de son univers traditionnel (Mertcha, Maïma, Vylka perdent leurs rennes et leur mode de vie nomade), et la nouvelle, de cette Révolution bientôt confisquée qui, peut-être sans le vouloir, se ment déjà à elle-même, et se laisse vaincre par l'âme d'un peuple. *Ilir* ne croit-il pas au retour des Géants Bleus traditionnels et Khon (Hon) ne se retire-t-il pas dans la mort, face à l'impuissance du prétendu Guérisseur Rouge à lui rendre l'usage de ses jambes ? L'immensité de la toundra, brusquement réduite à une peau de chagrin par un nouveau pouvoir, en même temps sédentaire et tentaculaire, étouffe dans un huis-clos désordonné ; le campement des trois tchoums (*čum*), recule toujours plus, tel l'animal blessé qui

<sup>9</sup> V. A. Rogačev, « Genij čistoј krasoty... », in *Molčaščij, op. cit.*, pp. 411-412.

<sup>10</sup> А старого Мерча не терзали сомнения. У него не было никого, кроме земли и сына. [...] Старик был готов к самому худшему. [...] А ему, Мерче, надо готовиться к встрече с Землёй, и он прав, отдавая себя людям Красной нарты. Cf. Anna Nerkagi, 1986, *Ilir*, in *Pod radugoj severa (Sous l'arc-en-ciel du Nord)*, Proizvedenija pisatelej Severa i Dal'nego Vostoka, Moskva, Sovremennik, p. 160.

<sup>11</sup> Он радовался своей свободе, схожей со свободой диких зверей. Наверно, так чувствует себя песец, когда уходит из капкана с кровоточащей лапой. Cf. Anna Nerkagi, *Ilir*, in *Pod radugoj severa, op. cit.*, p. 166.

se terre dans sa tanière, s'enterre dans la neige brûlante. Et bientôt, demeure seule l'ombre d'un peuple qui, du haut de quelques siècles, contemplait les hivers de la toundra, la faim et les guerres. Alors Anna Nerlagui esquisse la mise à mort officielle d'hommes « de trop », comme déplacés dans le monde que l'on cherche pourtant à édifier à leur intention. Et dans ce monde contradictoire qui marche sur la toundra millénaire, il convient de se rendre à l'idéologie ou de rendre l'âme. L'État fera le reste. La mort surgit chez un peuple qui n'avait plus grand-chose à prouver comme l'atteste la tradition orale qui vante depuis longtemps les victoires nénétses sur les peuples ennemis, les Géants, les éléments, sur soi-même enfin : Ilir ne vient-il pas de la racine nénétsé *il'* qui signifie la vie ?

Le lichen blanc (*Belyj jagel'*, 1995) trompe l'ennui du modèle soviétique qui a fait ses preuves depuis *Ilir*, semblant tuer tout ce qui autrefois, du temps du chamanisme, avait une âme. À l'instar du renne, désacralisé, qui finit ses jours dans les statistiques officielles du commerce :

Je vois le début du krach pour les Nénétses dans le meurtre cruel du renne. Le Nénétsé ne voit plus dans le renne son compagnon de vie, mais seulement un morceau de viande pour satisfaire sa faim et sa vanité<sup>12</sup>.

Tout a peut-être commencé comme dans la plainte (*iarabts*) de Khasava (Hasava), lorsque un soir du « Mois de la Grande Obscurité » (décembre), un Russe aussitôt surnommé « le Loup Noir » s'est présenté pour exiger de toute la toundra sa part de rennes :

Je ne mentirai pas en disant que je comprenais tout ; ses mots étaient longs, compliqués, comme les traces illisibles à dessein du voleur, et néanmoins quelques-uns m'étaient familiers. Je les avais entendus à de nombreuses reprises, et pas seulement moi, mais toute la toundra les connaissait : plan, sovkhoze, loi. Ces mots étaient familiers, tels des gens. [...]

Il parlait, et j'étais terrifié, plus encore que si, de nuit, une horde de loups réels m'avait encerclé, parce que je n'étais pas à même de tout lui dire, de lui raconter comment je vivais, comment un renne de trop, s'il s'en trouvait un, m'était cher comme mon feu, ma vie, ma racine sans laquelle je ne pourrai donner ni fleurs, ni baies. Je

<sup>12</sup> Anna Nerlagui, Préambule du Silencieux, in *Molčaščij*, op. cit., p. 232.

n'avais pas de mots à lui lancer au visage comme lui me jetait « loi » et « plan<sup>13</sup> ».

Le temps d'édifier encore la Patrie radieuse, et les hommes sont passés du thé vert traditionnel (composé à partir d'une herbe de la toundra<sup>14</sup>) ou du thé russe à la vodka. La ville a dénaturé les « hommes véritables » : ils parlent une langue étrangère, sont toujours pressés, perdent le sens de la famille sauf lorsqu'ils ont besoin d'argent et viennent réclamer à leur père de vendre ses rennes. Les enfants, échappés de la toundra ancestrale (« Leur fille repartait toujours, tel un oiseau fragile qui craint l'hiver et migre là où il fait chaud<sup>15</sup>... ») se cherchent une place dans l'Union soviétique ; ils s'épuisent à lutter contre eux-mêmes et la force de la tradition, voulant épargner ainsi leurs propres enfants et les générations à venir. Dans les villes et leurs lumières, ils apprennent la chaleur et la honte : le Parti leur dit qu'ils reviennent de loin. Alors ils en veulent brusquement à leurs pères de n'être pas comme il faut :

Ses mots étaient impuissants à exprimer le chagrin du vieil homme. Il ne pouvait que pleurer comme le grèbe. Mais à présent, les pleurs du grèbe ne signifient rien pour les jeunes. Ils ont leurs propres mots, nouveaux. Une nouvelle langue, dans laquelle parlent souvent même ses enfants. Et c'est dans cette langue qu'il lui faudrait s'adresser à cette femme lointaine<sup>16</sup>.

Le Parti, lui-même, laisse parfois tomber ses slogans, comme on vient à baisser les bras, devant le « plan insatiable » à combler, le

<sup>13</sup> Не буду обманывать, что всё понял хорошо, слова его были длинными, запутанными, как нарочно запутанный след вора, и всё же несколько были знакомы мне. Я много раз слышал их, и не только я, вся тундра знает: план, совхоз, закон. Эти слова знакомы, как люди. [...] Он говорил, а мне было страшно, страшней чем, если бы меня окружила ночью стая волков, потому что я не мог сказать ему всё, рассказать, как я живу, что лишний олень, если даже он у меня есть, дорог мне, как мой огонь, как моя жизнь, как мой корень, без которого я не дам ни цветов, ни ягод. У меня не было таких слов, которые я мог бы бросить ему в глаза так, как он бросил мне закон и план. Anna Nerkagi, 1995, *Belyj jagel'*, in *Pod sen'ju nohar-juha (À l'ombre du noyer)*, Al'manah salehardskih literatorov, Tjumen, SoftDizajn, p. 130.

<sup>14</sup> Appelée « thé de l'oisillon » par les femmes.

<sup>15</sup> Anna Nerkagi, *Belyj jagel'*, in *Pod sen'ju nohar-juha*, op. cit., p. 77.

<sup>16</sup> Его слова бессильны объяснить горе старика. Он может лишь заплакать гагарой. Но сейчас плач гагары для молодых ничего не значит. У них есть свои, новые, слова. Новый язык, на котором часто говорят и его дети. И к той далёкой женщине нужно обратиться на таком языке. *Ibid.*, p. 110.



calendrier autochtone traditionnel<sup>17</sup> qui économise l'énergie à seule fin de survivre et enfin devant les éléments naturels, indignes des ambitions du XX<sup>e</sup> siècle et du chef de soviet :

– « Ordure ! Ordure ! Fainéant ! Vingt ! Tu en abattras encore vingt ! » me criait-il dessus. – « Sinon, je te saisirai tout ton troupeau. En entier ! Compris<sup>18</sup> ? ! »

Mais cette fois Vanou arrêta son traîneau devant une maison, longue comme une grange, où vivait le « chef » actuel qui n'était même pas un Russe, et dont on ignorait où et par qui il avait été déniché. Originaire d'une terre chaude, il était ici gelé en permanence ; c'est pourquoi, il se réchauffait chaque jour avec une bouteille dont le contenu correspondait par son degré à la température de sa terre natale. En fin de journée, il était si surchauffé qu'il tombait là où il se trouvait. Le plus souvent, sur son lit<sup>19</sup>.

Comme « l'enfant naît dans les souffrances de la mère, la vérité naît dans les souffrances de l'âme<sup>20</sup> », et le berceau ne veut pas rester vide entre les mains d'Anna Pavlovna ou de ses personnages (Pètko) ; la « Parole d'or de la vérité » (« Золотое слово правды ») est le Graal de la littérature du Grand Nord sibérien. Un bien perdu sans que l'on sache ni pourquoi ni comment, ni même quel visage il avait, mais dont l'absence précipite, corps et âme, le monde nénétsé des Lettres à la recherche du mot salvateur. Et si « la mort des êtres chers, ce n'est pas la mort du soleil<sup>21</sup> », le mensonge nous enterre vivant. Il n'est qu'à lire les noces tristes du *Lichen blanc*, ce bouquet d'une mariée (la Révolution d'un point de vue symbolique ou bien le

<sup>17</sup> « Qui se dépêche dans la toundra, se dépêche de mourir » [Avvo Vanujto] ; cf. A. V. Golovnev, 1995, *Govorjaščie kul'tury : tradicii samodijcev i ugrov* (Des cultures qui parlent : les traditions des Samoyèdes et des Ougriens), Ekaterinburg, UrO RAN, pp. 295-329.

<sup>18</sup> – Скотина! Скотина! Лентяй! Двадцаты! Ты забьёшь ещё двадцаты! – крикнул он мне. – А если нет, я всё твоё стадо угоню. Всё! Понятно?! Anna Nerkaoui, *Belyj jagel'*, in *Pod sen'ju nohar-juha*, op. cit., p. 131.

<sup>19</sup> Но на этот раз Вану остановил нарту около длинного, как сарай, дома, где жил теперешний совет, не русский даже, неизвестно где и кем выкопанный. Он был из какой-то жаркой земли, а тут постоянно мёрз, и поэтому подогревал себя каждый день из бутылки, содержимое которой по градусу соответствовало температуре его родной земли. К концу дня он сильно перегревался и падал, где стоял. Чаще всего он падал на свою кровать. *Ibid.*, p. 109.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 127.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 150.

personnage d'Iine du point de vue figuratif) qui n'est pas venue : « Ce sont des funérailles, pas des noces<sup>22</sup> » écrit la « Femme Véritable » de Laborovaïa.

### La mort dans l'âme

*Le silencieux* (Molčaščij, 1996) souffle l'esprit de la lettre sur un peuple alphabétisé et reprend le flambeau de la tradition apocalyptique de Jean et Daniel. Les temps de malheur ont toujours été propices à cette littérature : certes, il ne s'agit plus du culte impérial de Rome qui voulait hier forcer les Chrétiens à appeler « Seigneur » un Domitien, mais du culte du Matériel qui voudrait forcer les Chrétiens à appeler « Seigneur » tout autre que l'Esprit Créateur. L'humanité se trouve ainsi rejetée dans l'ombre, reniée, dépossédée : « Une seconde de lâcheté, un peu de ruse avec soi-même et l'amour est mort<sup>23</sup> ». L'amour et la création reculent devant l'Avoir, l'Être est crucifié par sa propre désertion et ses désirs :

Non pas le cancer, ni même le sida, mais une toute autre maladie nous menace. En nous, l'Âme a commencé de pourrir<sup>24</sup>.

Pour Anna Pavlovna, en tant que femme et écrivain, comme pour la société des nations dans son ensemble, le temps du malheur s'est fait jour, semant les larmes là où brillait autrefois l'orgueil :

Dix années pontuées d'échecs, et pendant ces années sans la moindre ligne écrite, où les manuscrits étaient jetés dans les recoins les plus inaccessibles du tchoum, où les accès d'une insupportable et diabolique suffisance emplissaient tout mon être, la nouvelle *Le silencieux* s'écrivait. Et à ce moment où je condamnais à mort *Le silencieux* et toute ma création – ne plus écrire –, Dieu m'a puni de façon telle que j'en pleure encore. Il a pris ma petite fille, que j'aimais plus que tout au monde. Ainsi *Le silencieux* est-il né aux heures, jours, années de souffrances<sup>25</sup>.

Alors celle qui atteste de ce qu'elle a vu, tel « l'esclave Jean » [Apocalypse 1, 1] s'adressant aux sept Églises dans sa Vision préparatoire, écrit à tous les hommes « que le temps est proche » [Apocalypse 1, 3]. Le témoignage est sans fard, qui déssille les yeux aveuglés par les ténèbres :

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 80.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 81.

<sup>24</sup> Anna Nerkagi, Préambule du *Silencieux*, in *Molčaščij, op. cit.*, p. 232.

<sup>25</sup> Anna Nerkagi, « Ot avtora » (De l'auteur), in *Molčaščij, op. cit.*, pp. 9-10.

Cela force à être prudent avec le Mot, particulièrement celui qui vient à l'âme lors d'une émotion sans pareille, telle une étrange maladie : l'esprit est échauffé, un regard intérieur voit ce qui est tout à fait imperceptible d'ordinaire. Alors on peut tout dire. L'esprit saisit la plus infime pensée, mais je ne me souviens pas de la force des yeux. Je ne me souviens pas de mes yeux, de manière générale, comme si j'avais été aveugle. Et des lettres, des mots, des lignes, rien n'est visible. Il n'est que la pensée qui bat, le souffle vivant de ce qui est écrit et compris<sup>26</sup>.

La peur du serviteur Jean devant la voix forte<sup>27</sup> et devant la lumière<sup>28</sup> est la même que celle d'Anna Pavlovna devant l'éclat révélateur du feu. Celui-ci, dans la tradition nénétsse, est *de facto* l'interlocuteur privilégié des femmes, gardiennes du foyer, qui lui parlent, puisque le feu, doué de parole, prédit ce qui sera ou, silencieux, reçoit prière et fait office de témoin ; il suffit à la femme de savoir écouter ses crépitements. Aux scènes descriptives de dialogue avec le feu des œuvres antérieures (*Ilir*, p. 145 ; *Le lichen blanc*, pp. 95-96), succède ici, dans *Le silencieux*, la symbolique :

Je crains de prédire. Mais je ne puis rien y faire. L'or du Feu salvateur se tient devant les yeux de l'Âme. L'or du Feu rédempteur<sup>29</sup>.

Les cinq premiers sceaux de l'Apocalypse ont déjà été ouverts. Le sixième peut surgir à présent, changer la face du monde et terrasser la Création : « le soleil devint noir comme un sac de crin » [Ap. 6, 12], « la lune entière devint comme du sang » [Ap. 6, 12], « et les étoiles du ciel tombèrent sur la terre comme un figuier jette ses fruits encore verts quand il est secoué par un grand vent » [Ap. 6, 13], « et le ciel se retira comme un livre que l'on roule » [Ap. 6, 14]. Dans *Le silencieux*, l'obscurité a plongé son regard dans la Création, engloutissant tout sur son passage ; le ciel s'est brusquement vidé, la

<sup>26</sup> Anna Nerkagi, Préambule du *Silencieux*, in *Molčaščij, op. cit.*, p. 232.

<sup>27</sup> « Comme d'une trompette » [Ap. 1, 10] ; « comme la voix des grandes eaux » [Ap. 1, 15].

<sup>28</sup> « Sa ceinture d'or » [Ap. 1, 13] ; « ses yeux comme une flamme de feu » [Ap. 1, 14] ; « ses pieds semblables à du bronze qu'on aurait purifié au four » [Ap. 1, 15] ; « sept étoiles » [Ap. 1, 16] ; « une épée acérée à double tranchant » [Ap. 1, 16] ; « son visage était comme le soleil quand il brille dans sa puissance » [Ap. 1, 16].

<sup>29</sup> Я боюсь предсказывать. Но ничего не могу с собой поделывать. Золото спасительного Огня стоит перед глазами Души. Золото Огня искупительного. Anna Nerkagi, Mot de fin du *Silencieux*, in *Molčaščij, op. cit.*, p. 306.

terre est mise à mal, perclue d'ossements, comme sous le coup « d'une bataille dont personne n'était sorti vivant » :

À regarder en bas, depuis l'étrange montagne, surgit de nouveau l'idée d'une tragédie monstrueuse. Les terres qui s'étendent au pied de la montagne et loin alentour, ne portent plus en elles le moindre signe de vie. De nombreuses montagnes qui se tiennent non loin de Celle-aux-trois-chaines, qui a perdu son nom, sont retournées, et leurs entrailles sont mises à nu sans vergogne et impitoyablement. Entre elles, la terre, chauve et couverte de blessures, est privée de l'herbe la plus simple, et seuls, par endroits, dépassent des jeunes pousses abîmées et des arbres-avortons. Et partout... des eaux mortes infinies<sup>30</sup>.

« Et les rois de la terre, et les grands, et les capitaines, et les riches, et les puissants et tout esclave et homme libre se cachèrent dans les cavernes et les rochers des montagnes » [Ap. 6, 15]. Les hommes du *Silencieux* ont déserté leurs jeux et la face du Grand Soleil, réduits à la pénombre des bas-fonds de la terre. Les hommes ont oublié le chant, le rire ; les femmes ne lèvent plus les yeux. Seul le feu jette encore un peu de lumière sur l'existence des Hommes-Taupes, les seuls à se souvenir de leur dernier jour de liberté dont témoigne en silence le fourreau (« tout ce qui reste de leur passé ») qui pend à leur côté. L'humanité renversée se traîne dans la violence, rampant « pareille à un tas de vers qui dévorent des impuretés, puis se jettent les uns contre les autres », de la même façon qu'ils se jettent sur la nourriture, « comme une horde indigne et barbare incapable d'autre chose que d'obéir<sup>31</sup> » selon l'expression de Dostoïevski :

Loin de Celle-qui-a-perdu-son-nom, dans les profondeurs de la Terre, du côté des vastes et des petites forêts se trouve le Ramassis. C'est la seule façon d'appeler cette société dans laquelle vivent les hommes nombreux d'une nation indéterminée, blancs de peau, aux abois. [...] Les plus vieux de ses résidus vivent dans des habitats, auxquels il est difficile et impossible d'assortir un nom

<sup>30</sup> При взгляде вниз со странной горы мысль о чудовищной трагедии вспыхивает вновь. Раскинувшиеся у подножия и далеко вокруг земли не несли ни малого признака жизни. Многие горы, лежащие поодаль от треххребтовой, потерявшей имя своё, выворочены, и нутро их обнажено бесстыдно и беспощадно. Земля меж ними, облысевшая и израненная, лишена самой простой травы, и лишь местами торчат ущербные побеги-недоросли и деревья-уродцы. И всюду... бесконечные мёртвые воды. Anna Nerkagi, *Molčaščij*, *op. cit.*, p. 236.

<sup>31</sup> Fiodor Dostoïevski, « Para un discurso sobre Pushkin », in *Obras Completas (Œuvres complètes)*, III, p. 1434.

quelconque. Ni maisons, ni isbas, ni tentes, mais de singuliers habitats en forme de cône, installés à même la terre, la pointe en l'air. [...] L'hiver, ils ne sortent presque pas à la lumière, pareils à des taupes demeurant sous terre. [...] Ces taupes vivent à part sur la plus mauvaise terre, en bas de la berge d'un lac. Là, la terre est humide et rumine d'humidité, tandis que l'hiver, lors des gelées, elle est dure comme l'asphalte. [...] Ces Hommes-Taupes avaient été les derniers hommes libres. Longtemps et obstinément, ils n'avaient pas reconnu le Ramassis. *Haly-Mja* – « La Maison des Vers » – était le nom qu'ils avaient donné au Ramassis. Les Résidus répondaient par le mépris, les qualifiant de sales<sup>32</sup>.

Dans cet enfer vivant, le destin des Résidus – les anciens bons Civilisés – et des Hommes-Taupes – les Nénètes d'autrefois, sans doute –, en dépit de leur haine réciproque, sont unis malgré eux : le déclin des premiers a entraîné le déclin des seconds. Leur infortune n'a pas de nom. Prisonniers des profondeurs de la terre comme des limbes de leur propre intérieur, les hommes du Ramassis se sont détournés de la lumière du ciel à force de ne regarder qu'eux-mêmes ; incapables de s'élever moralement, ils sont devenus physiquement un troupeau de vers grouillant sur la terre. Esclaves, ils ont forgé leurs propres chaînes. Meurtriers, ils ont tué la beauté de la Création. Humiliés, ils ont perdu leur dernière dignité : le travail. Et si, à présent, « leurs visages expriment la douleur et le souvenir », c'est parce que les plus vieux du Ramassis et parias de ce nouveau Pandemonium, les Hommes-Taupes, se remémorent parfois ce dernier jour de leur liberté nomade, lorsqu'à ciel ouvert, ils guidaient les troupeaux d'un animal désormais disparu :

Mais la force, la fierté et le sens de l'existence, c'était le renne – un animal à quatre pattes, avec une petite queue duveteuse, une étonnamment belle et chaude fourrure de coloris divers, du noir

<sup>32</sup> Далеко от Потерявшей имя своё, в глубь Земли, в сторону больших и малых лесов есть Скопище. Только так можно назвать общество, в котором живёт много бледнокожих, затравленных, неопределённой нации людей. [...] Самые старые из скопийцев живут в жилищах, каким трудно и невозможно подобрать имя. Не дома, не избы, не палатки, а странные жилища в форме конуса, поставленные на землю вверх острием. [...] Зимой почти совсем не выползают на свет, подобно кротам, обитающим под землёй [...] Кроты живут отдельно на самой плохой земле, в низине у берега озера. Тут земля мокра и чавкает от сырости, а зимой в морозы твёрда, как асфальт. [...] Кроты-скопийцы были последними из свободных. Они долго и упорно не признавали Скопище. Халы-Мя - жилище червей- имя это дано Скопищу ими. Скопийцы отвечали презрением, называя их грязными. Anna Nerlagi, *Molčaščij*, op. cit., pp. 236-238.

bleuté à un bleu léger, tel le brouillard matinal sur un lac. La couronne de majesté du renne était les bois. Ils poussaient sur la tête de l'animal au début du printemps, en même temps que les rayons du soleil ascendant, sous forme de tendres excroissances qui perçaient la fourrure, et peu à peu, ces pousses d'un rose duveteux se transformaient en un merveilleux os solide, avec une multitude de ramifications gracieuses. Comme seul naît le chant. Et les bois étaient le chant des rennes, comme disaient les ancêtres des Résidus. Les hommes et les rennes vivaient une même vie. Ils étaient tellement liés que la mort des uns avaient entraîné le krakh physique et moral des autres<sup>33</sup>.

Il s'agissait là d'autres temps. Bien avant l'augure sinistre qui vit « un aigle volant au zénith dire d'une voix forte : Malheur ! Malheur ! Malheur à ceux qui habitent sur la terre » [Ap. 8, 13]. Bien avant le présage funeste de l'aigle abandonné que le ciel ne porte plus, survolant le lieu de sa mort dans un dernier cri qui vient heurter des pierres noires : « et il sembla que c'étaient elles qui avaient crié<sup>34</sup> ». La Création s'est délitée sous les coups des hommes, à croire que ceux-ci ont tout fait pour chercher la mort : les uns, de leur propre chef – « Les Résidus prennent leur source dans les "temps révolutionnaires", ainsi s'appelait l'une des nombreuses erreurs de l'homme sur la voie de son absence actuelle de spiritualité, "la plus terrible maladie des êtres humains"<sup>35</sup> » –, et force fut aux autres de se rendre à l'évidence que leur civilisation était caduque – « Les derniers hommes libres passèrent par le Ramassis comme par l'Enfer. Beaucoup furent tués, mutilés, défigurés<sup>36</sup> ». Comme autrefois Adam et Ève inaptes à garder leur paradis, les hommes ont saccagé ce qu'il pouvait y avoir de meilleur autour d'eux – « Et de sorte que tout ce qui attirait et alléchait, fourrure, poisson, viande, tout avait déjà

<sup>33</sup> А силу, гордость и смысл бытия составлял олень - животное о четырёх ногах, с коротким пушистым хвостом, с удивительно красивым тёплым мехом различных расцветок, от иссиня-чёрного до лёгкого голубого, как утренний туман над озером. Венцом величия оленя были рога. Они росли на голове животного ранней весной, вместе с лучами поднимающего солнца, нежными ростками пробивались сквозь мех и постепенно из розово-пушистого отростка превращались в дивно крепкую кость, со множеством грациозных ответвлений. Так рождается только песня. А рога были песней оленей, как говорили предки скопийцев. Люди и олени жили одной жизнью. Были настолько связаны, что смерть одних повлекла за собой физический и нравственный крах других. *Ibid.*, p. 237.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 234.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 238.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 239.

disparu dans le néant à la fin du siècle précédent<sup>37</sup> » –, détruisant aussi par là même ce qu'il y avait de meilleur en eux-mêmes. Ils se sont perdus, mutilés à force de vouloir s'approprier la Création, oubliant d'être les garants de son harmonie. L'ivraie – la peur – a envahi l'Éden, et le bon grain – l'amour – se fait rare, piétiné par l'obscurité de la lumière et la haine des Résidus, qui, depuis déjà deux générations, ne connaissent que ce lieu de toutes les violences et cette humanité esclave d'elle-même s'enfonçant toujours plus loin dans sa destruction. Ainsi, les Résidus ont-ils même perdu l'usage de la parole. Il n'y a aucun dialogue dans *Le silencieux*, des cris tout au plus. Au point qu'ils prennent peur lorsque s'élève parfois la voix d'un vieil Homme-Taupé qui entonne ces longues épopées<sup>38</sup> qui faisaient l'orgueil de la civilisation du renne. Et ils envoient les plus jeunes Résidus sur la terre désolée des Hommes-Taupes jeter des pierres, afin que retombe le silence. De même, pour être issus de la nature, mais avoir voulu s'en démarquer à tout prix, les Résidus ont perdu l'usage du Verbe :

Le Ramassis ne connaît pas Dieu. Le ciel est vide au-dessus de lui. La Terre est morte sous ses pieds, et le désespoir de l'Homme-Ramassis est pareil à la mort<sup>39</sup>.

« La Maison des Vers » est la prison dans laquelle les hommes se sont enfermés, parce la possibilité de créer leur avait été donnée. Ils ont simplement oublié la dualité du monde qui veut que chaque action suppose une réaction égale, et leur apogée a marqué leur déclin. Ils avaient tout, et pourtant, ils n'avaient plus rien. C'est que chaque jour nouveau les rendant plus « nerveux, irritables et malades », plus soucieux d'affronter l'Autre que soi-même, ils se sont enfoncés dans la profondeur de la nuit et la solitude de leurs « maisons-tombes ». Oppressés par la vie, ou du moins ce qu'ils croyaient être la vie, ils avaient commencé à la tuer dans l'œuf comme ils avaient déjà stérilisé la Nature par leur soif rapace de combler le vide en eux-mêmes :

Les Résidus engendraient peu, presque tous avaient appris à tuer les enfants encore dans le ventre, et pour cette raison, ne s'épuisaient pas dans une maternité excessive<sup>40</sup>.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 241.

<sup>38</sup> Il s'agit des chants épiques traditionnels *sjudbabc* et *jarabc*. Cf. Dominique Samson-Normand de Chambourg, *Le Grand Nord sibérien dans l'Ilir d'Anna Nerkaoui : une page de vie autochtone (1917-1997)*, op. cit., chap. IV., pp. 227-248.

<sup>39</sup> В его сознании Бога нет, небо над ним пусто. Земля под ногами мёртва, и отчаяние скопийца подобно смерти. Anna Nerkaoui, *Molčaščij*, op. cit., p. 242.

Les hommes cultivent la mort à leur insu. « Et ils désireront mourir et la mort fuit loin d'eux ! » [Ap. 9, 6]. Parce que malgré leur poursuite aveugle de l'infini, ils s'éternisent dans l'abîme de leurs faiblesses. Chaque heure passée dans l'ombre du Ramassis est comme une torture : « Sur les visages, la douleur, la souffrance et la nostalgie ». La haine qui fait se déchirer les habitants du Ramassis – ancien village national –, qu'ils appartiennent à la communauté des Résidus ou à celle des Hommes-Taupes, provient peut-être de l'inacceptable pour beaucoup : être égaux mais non identiques. Alors dans la nuit se mesurent les cadavres des Hommes-Taupes et les cris de joie des Hommes-Résidus dans leurs vêtements de sang. Le jour n'est pas encore levé où ils auront « lavé leur robe et les auront blanchies dans le sang de l'Agneau » [Ap. 7, 14].

### La guerre des signes

L'alliance ancienne d'Abraham, homme libre, et de Dieu s'est évanouie dans la tourmente des millénaires. Et seule demeure, victorieuse, celle, nouvelle, d'*Oulyb (Ulyb)*, le Maître de la Grande Obscurité, et de *Salla*, le Mauvais Esprit, qui sacrifient tous deux au mensonge. Si les deux « Bêtes » de l'apôtre Jean sont des monstres (l'une « était semblable à une panthère, et ses pattes étaient comme d'un ours, et sa gueule comme une gueule de lion », [Ap. 13, 2], l'autre « avait deux cornes semblables à celles d'un agneau, et elle parlait comme un dragon » [Ap. 13, 11]), l'un des deux monstres du *Silencieux* relève d'une « araignée osseuse » et d'un chien (« imprégné d'une odeur de chien » ; « il ne parlait pas, mais aboyait<sup>41</sup> »). Sans doute parce que dans les toundras nénétses, s'il y a péché originel, le chien en est l'artisan. Quelle que puisse être la version du mythe (il oublie le « joli » nom, *njum*, que lui donne le Créateur ; il ne distingue pas *Noum* le Créateur de *Nga* le trublion ; il oublie de garder l'homme ou de la nourriture pour le jour à venir), le monde en porte encore les séquelles à travers une certaine dévalorisation du chien. Celui-ci perd la parole ou bien son indépendance vis-à-vis des hommes, sa fourrure est sans valeur, son flanc est enfoncé tandis que la vie de l'homme est fragilisée (le chien n'ayant pas monté la garde, *Nga* a pu approcher de l'homme et le rendre sujet à la maladie).

Le chemin est donc libre pour les maux. D'autant que ceux qui furent autrefois l'élite de la terre, son *intelligentsia*, ont été parmi

<sup>40</sup> Скопийки мало рожали, почти все они научились убивать младенцев ещё в утробе и поэтому не маялись излишним материнством. *Ibid.*, p. 242.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 245.



les premiers à sacrifier au culte obscur de Salla et Oulyb. Ils ont marchandé la terre de leur peuple : « un mètre de terre – une tombe confortable ». Il faut dire qu'eux, depuis longtemps, avaient déserté la terre pour le béton. La tentation avait été trop forte de briller dans les yeux de leurs semblables plutôt que sous la nudité du soleil. Alors l'*intelligentsia*, depuis des salons surchauffés, avait laissé sa terre toucher à sa fin, un nœud de routes, d'usines, de derricks, lui arrachant un dernier soupir. L'*intelligentsia* n'avait pas su voir dans le meilleur des cas, n'avait pas voulu voir dans le pire des cas, son peuple livré à lui-même reculer physiquement et moralement devant l'avancée de ce vaste cimetière de morts-vivants qui serait bientôt appelé « La Maison des Vers ». Elle, qui depuis longtemps déjà, « désespère de découvrir l'identité de ce monstre étrange qui est la Russie dont elle fait partie. On entend des cris de douleur à travers les articles qui vont chercher au plus profond des entrailles de la nation<sup>42</sup> ».

Le corps même des hommes est devenu leur propre cimetière. Leur organisme rongé par une vitamine pernicieuse qui vivifie à court terme et tue à long terme (pas si long que cela en fait, puisque l'espérance de vie « humaine » est retombée à 40-50 ans), est devenu une monstruosité en lui-même. Les médecins, autre forme d'*intelligentsia*, ont évidemment été les premiers à prescrire cette vitamine vivifiante aux malades dans le cadre d'une Thérapie du Cru<sup>43</sup>. Le Cru étant rationné, les files d'attente sont une forme de sélection : les malades qui survivront au couteau dans le dos, au piétinement, etc. La vie humaine est à ce prix-là dans le Ramassis :

La bête affamée en quête de nourriture, par comparaison avec l'Homme-Ramassis ayant reçu sa norme de cru, avait l'air du comble de la convenance<sup>44</sup>.

De quoi réjouir Salla et Oulyb qui règnent en maître sur la Petite Obscurité – celle de l'âme humaine – pour mieux étendre la Grande Obscurité. Comme *la Bête de la mer* de Jean (« Et il lui fut

<sup>42</sup> Leopoldo Zea, 1991, *Discours d'outre barbarie*, Paris, Lierre & Coudrier Éditeur, p. 200.

<sup>43</sup> Il existe bel et bien, actuellement, un mouvement, répertorié comme secte, appelé Instinctothérapie qui prône le Manger Cru (il convient de sentir chaque aliment – cru, donc – avant de l'ingurgiter) en guise de médecine. La vie sexuelle de ses membres s'y avère tout aussi expérimentale.

<sup>44</sup> Голодный зверь за едой, по сравнению со скопийцем, получившим свою норму сырого, выглядел верхом приличия. Анна Неркаги, *Molčaščij, op. cit.*, p. 244.

donné une bouche qui disait des énormités et des blasphèmes » [Ap. 13, 5], « et il lui fut donné pouvoir sur toute tribu, et peuple, et langue et nation » [Ap. 13, 7]). Oulyb affiche l'éternel sourire du mensonge aux lèvres. Un sourire qui déchire les lèvres et veut cacher la morsure et le sang. Il plane sur les lèvres comme l'aigle dans le ciel apeuré. Ses paroles sont comme des serpents ondulant dans « l'herbe haute de l'ignorance du Ramassis ». Jamais rassasié de mensonges, il s'en nourrit. Autrefois, il a satisfait tous les désirs les plus bas des hommes, les asservissant au fur et à mesure à leur insu ; ainsi est-il devenu le maître de leurs corps, puis celui de leurs âmes. Dostoïevski l'avait dépeint, à sa manière, en d'autres temps, d'autres lieux que le Ramassis : « Il est impossible de vivre sur terre et de ne pas mentir, car la vie et le mensonge sont synonymes<sup>45</sup> ». Oulyb a tué toute beauté comme il avale la lumière, partout où on le fait rentrer en maître. Aujourd'hui, de l'écume aux commissures de ses lèvres, il peut savourer sa victoire :

Les mondes et les temps s'étendent sous lui, et là où s'élèvera le bras d'Oulyb, surgira la nuit de la vie<sup>46</sup>.

Quant à Salla, sa perversité n'a d'égale que celle de la *Bête de la terre* (« Et elle égare ceux qui habitent sur la terre à cause des signes qu'il lui a été donné de faire pour la Bête » [Ap. 13, 14]), car il est le prêtre animal de la Fausse Vérité (« Il appelle les Résidus à la vérité Éternelle. Il appelle violemment, comme s'il venait lui-même d'être son hôte, de boire un thé avec elle<sup>47</sup> ») qu'il assène pour tuer. Il est toujours à l'affût : « ainsi écoute le carnassier le silence nocturne proche de lui, dans l'attente d'une proie<sup>48</sup> ». De la foule, il fait un troupeau qu'il sait mener au plus bas. Il est là pour attiser la haine, déchaîner les luttes ; telle est sa jouissance sauvage :

<sup>45</sup> Fedor Dostoïevskij, 1994, *Bobok*, Paris, éditions Mille et Une nuits, pp. 30-32. Cette nouvelle ouvre le Monde des Morts à un narrateur « parti pour se distraire et qui se retrouve à un enterrement », entraîné dans ses réflexions, puis le sommeil au beau milieu des tombes. Il découvre ainsi la vie souterraine *stricto sensu* ou plutôt « l'animation tombale » à travers les voix des nouveaux morts de la saison qui dialoguent comme dans le dernier des salons mondains. Tous, Avdot'ja Ignat'eva, habituée du Corps des Pages de Saint-Pétersbourg, comme Lebezjatnikov, le conseiller aulique obséquieux, couchés dans un lit de frustrations.

<sup>46</sup> Мiры и времена простираются под ним, и там, где повиснет длань Улыба, наступит ночь жизни. *Molčaščij, op. cit.*, p. 247.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 296.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 295.

Tous ses membres tremblent comme sous l'effet de la fièvre. Il savoure la mort humaine, comme une friandise<sup>49</sup>.

Lorsque sa vérité vous prend à la gorge, elle ne vous lâche plus jusqu'à ce que votre âme tombe à terre avec le bruit futile d'un froissement de robe. Comme les hommes aiment le pouvoir et ses symboles, ils adorent Salla. Herzen ne s'y était pas trompé :

Les masses nourrissent des tendances obscures, des impulsions passionnées ; la pensée n'est pas chez elles très éloignée de l'imagination, elle ne reste pas comme chez nous à l'état de théorie, mais elle se transforme immédiatement en action ; et s'il s'avère aussi difficile de leur inculquer une idée, c'est parce que, pour elles, cette idée ne représente pas une plaisanterie. C'est pourquoi elles prennent parfois de vitesse les penseurs les plus audacieux, elles les anéantissent sans en avoir conscience, elles abandonnent en chemin leurs idoles d'hier pour en suivre d'autres ; elles sont comme les femmes, capricieuses, impulsives, inconstantes<sup>50</sup>.

On n'est pas à une vérité près dans le Ramassis, et celle de Salla a l'avantage d'être toute prête et la plus forte. Jusqu'à l'arrivée d'un signe nouveau dans ce chaos, comme celui peut-être, que Dostoïevski voyait pour sauver l'Europe entraînée dans une course à la mort : « Tout au contraire, c'est justement en Europe où tant de richesses se sont entassées, que le fondement civil des nations est rongé, que tout est rongé, qu'il est probable que tout s'écroule, que tout disparaisse à jamais sans laisser de traces, pour que quelque chose d'incroyablement nouveau, quelque chose de jamais vu jusqu'alors vienne le remplacer<sup>51</sup> ».

« Et voici une nuée blanche, et sur la nuée, assis, quelqu'un de semblable à un fils d'homme, ayant sur sa tête une couronne d'or et dans sa main une faucille acérée » [Ap. 14, 14]. En écho à la vision de Jean, a surgi des montagnes lumineuses du Nord un être tantôt debout comme un homme en marche, tantôt à quatre pattes comme l'animal. Ni couronne d'or, ni faucille acérée, mais la beauté d'un visage aux stigmates multiples, cicatrices, balafres d'où perle encore le sang ou le pus, et la laideur d'un corps inquiétant. À croire qu'il est doté d'une double nature. Mais outre cette dychotomie de

<sup>49</sup> Все члены у него дрожат, как в лихорадке. Он смакует человеческую смерть, как лакомство. *Ibid.*, p. 298.

<sup>50</sup> Herzen, « Desde la otra orilla » (« Depuis l'autre rive »), in *Obras filosóficas escogidas* (*Œuvres philosophiques choisies*), p. 406.

<sup>51</sup> Leopoldo Zea, *Discours d'outre barbarie*, Paris, *op. cit.*, pp. 195-196.

l'apparence, une troisième empreinte se lit sans qu'on puisse la déchiffrer, mais elle se fait essentielle. Là où la Créature inconnue arrête bientôt ses pas, elle élit domicile dans une anfractuosité de bois, de pierres et d'herbes au beau milieu du terrain où les Résidus jettent leurs morts et leurs déchets, d'ailleurs c'est un pléonasme. Et en silence, il devient vite le Maître des Lieux. La décharge en contrebas du mur de sable du Ramassis devient son royaume. La première à l'apercevoir, dans le petit matin<sup>52</sup>, est Osier Doré, une Résidue qui a épuisé son éclat et son corps dans le stupre incessant du Ramassis<sup>53</sup> et dont l'intensité douloureuse, lorsqu'elle soutient le regard du Silencieux, n'a rien à voir avec les mutilations connues dans le Ramassis : « une peur cruelle transperçait chaque cellule de son corps, comme des centaines, des milliers d'aiguilles<sup>54</sup> ». Le Silencieux, ce roi de l'humilité dont les déchets des Résidus constituent la seule richesse, inquiète le Ramassis où chacun se ressemble, dans le pire de préférence. Les deux énormes « bêtes de fer », pièges des temps anciens lorsque les hommes anciens chassaient les animaux, vont servir en ces temps obscurs où l'homme est une proie pour l'homme – à sa décharge, il est vrai qu'il n'a guère le choix, puisqu'il a détruit à peu près toutes les autres formes de vie. Ainsi se précipite la chute du Silencieux : comme crucifié entre les deux pièges, au beau milieu d'un cercle toujours plus grand de Résidus attirés par le sang qui coule, vin mortel qui mène à l'ivresse ; dans des siècles reculés, les hommes ne se pressaient-ils pas sur les places publiques voir des exécutions capitales ? Les vêtements du Silencieux ont été arrachés, dévoilant au regard que ce corps martyrisé a été, un jour, l'un d'entre eux. Et la nudité soudain obscène du Silencieux, même pour ces libertins patentés que sont les Résidus et leur tsar de la Fornication, est comme une couronne d'épines meurtrissant la chair. Le corps est l'envers de ce qui est la plénitude :

Si en chemin, la tempête de neige rejoint le voyageur et traîne en longueur des jours durant, désespérant de se battre, le pèlerin se rend à la volonté de l'Inconnu. Une fois rassemblées les dernières forces de son corps et de son esprit, pris congé de tout ce qui lui est cher, il prépare son Âme à l'inévitable. Soudain son regard exténué

<sup>52</sup> L'apparition du Silencieux, au petit matin, outre le simple reflet de la dualité du monde, de la lumière émergeant des ténèbres premières, peut rappeler aussi le Créateur de la tradition nénéte, *Num* perçu comme « un commencement lumineux ».

<sup>53</sup> Quoique étrangère à l'Apocalypse, le personnage n'est pas sans évoquer Marie-Madeleine découvrant la résurrection du Christ.

<sup>54</sup> Anna Nerkagi, *Molčaščij*, op. cit., p. 244.

aperçoit dans la morosité noire un petit quelque chose à la pureté salvatrice. Un lambeau de ciel bleu dit que la tempête de neige n'est pas éternelle, et dans l'âme du mourant renaît l'espoir. Ensorcelé, avec la dévotion de l'enfant, le pèlerin regarde le firmament et sait qu'il ne mourra pas<sup>55</sup>.

Thérèse<sup>56</sup>, docteur de l'Église, avait aussi témoigné à propos de l'homme, « pèlerin sur cette terre » et dont la « véritable patrie » est le ciel :

Le voyageur qui va s'établir dans une région lointaine se sent soutenu au milieu des fatigues du voyage, lorsqu'il a déjà vu que le pays où il se rend lui procurera un repos parfait. De même l'âme, favorisée de cette vision, acquiert de la facilité pour s'élever à la considération des choses divines et s'appliquer à ce que sa conversation soit dans le ciel. C'est là un avantage des plus précieux. Un regard vers le ciel suffit pour la recueillir<sup>57</sup>.

Les Résidus se troublent ; les deux sœurs inséparables - Tristesse et Douleur – qui refusent d'être chassées du Ramassis sont transfigurées<sup>58</sup> comme autrefois le Christ alors que les apôtres étaient « accablés de sommeil » : Sagesse et Patience<sup>59</sup> se lèvent dans les yeux

<sup>55</sup> Если в дороге застигнет путника пурга и затянется на несколько долгих дней, он, отчаявшись бороться, отдаётся на волю Неведомого. Собрав последние крохи тепла и духа, простившись со всем дорогим, готовит Душу к неизбежному. Вдруг его утомлённый взор усматривает в чёрной хмурости спасительно-чистый кусочек. Голубой лоскуток неба говорит, что пурга не вечна, и в душе погибающего оживает надежда. Завороженно, по-детски преданно смотрит путник в высоту и знает, что не умрёт. *Ibid.*, p. 261.

<sup>56</sup> Thérèse eut elle-même des visions, comme celle de l'Enfer dont Dieu lui fit la faveur : elle parle d'un endroit semblable à « une ruelle très longue et très étroite, ou encore à un four extrêmement bas, obscur et resserré », d'une « eau fangeuse, très sale, infecte et remplie de reptiles venimeux », où « tout vous étouffe », où « il n'y a point de lumière, mais les ténèbres les plus épaisses ». Où enfin corps et âme sont sous une perpétuelle torture : « un feu intérieur », « l'âme elle-même qui se met en pièces », cf. Thérèse d'Avila, 1995, *Vie écrite par elle-même*, Paris, éditions du Seuil, coll. Sagesse, chapitre XXXII, pp. 344-345.

<sup>57</sup> *Ibid.*, chapitre XXXVIII, pp. 428-429.

<sup>58</sup> Ce mot est choisi à dessein parce que cette scène précise du récit d'Anna Nerkaoui n'est pas sans évoquer la Transfiguration où Jésus a voulu dévoiler sa gloire à ceux – malgré la torpeur de leur sommeil – qui assisteraient bientôt à son avilissement.

<sup>59</sup> Ces deux noms ne sont pas sans rappeler Celui qui surgit du « ciel ouvert » [Ap. 19, 11], dont les « yeux sont une flamme de feu » [Ap. 19, 12] et qui « a un nom écrit que personne ne sait sinon lui » [Ap. 19, 12] dont Jean dit qu'il s'appelle – parmi bien d'autres noms – : « Fidèle et Véridique » [Ap. 19, 11].

du Silencieux. Déchirant un voile de larmes en silence. Et lui, l'enfant de la Terre, nu dans son manteau de sang dont les perles abreuvent les mâchoires de fer qui le crucifient sur place, parle en silence à ceux qui ont été un jour les Fils de la Nature. Il sourit comme personne dans cet univers où le sang versé est la seule justification. Dans cet Apocalypse du Grand Nord, l'Âme enchaînée est violée par le tsar du Stupre et toutes les ombres mâles comme pour oublier leur âme et leur propre corps qu'ils se sont acharnés à annihiler depuis toujours. Le sang excite la fornication du Ramassis et la chaleur de la nuit. Ce n'est que l'aube, qui éclairant la brusque disparition du Silencieux, comme s'il avait été avalé par la Terre alors que les Résidus étaient ivres de sommeil, met un terme à ce jugement sanglant. Celui qui était « revêtu d'un manteau trempé dans le sang » [Ap. 19, 13] avait osé lever un coin de ciel bleu dans les alcôves d'une Babylone où « les habitants de la terre se sont enivrés du vin de sa prostitution » [Ap. 17, 2]. Le martyr silencieux apparut souvent au Ramassis, mais les consciences refusaient toujours de s'éveiller. Leur nuit leur est plus chère, qui épouse leur face sombre et les dissimule à elles-mêmes.

Vient le temps de la dernière mort du Silencieux. Alors que le Ramassis a repris sa vie obscure, avide de satisfaire son corps insatiable, et que la lumière et l'air artificiels (ils sont l'œuvre de machines) continuent de donner un semblant de vie aux ombres qui rôdent dans ce lieu de désolation, Oulyb (la Bête) et Salla (le Faux Prophète) s'ingénient à faire tomber l'homme toujours plus bas : ils feignent une querelle<sup>60</sup> pour égarer un peu plus les hommes. Chacun excitant ses partisans, jouissant à la seule vue de ce champ de bataille où les hommes sont comme des herbes prises dans les vents. Tous se figent pourtant lorsqu'apparaît le Silencieux, « ses longues jambes vigoureuses semblables aux arbres dans la fleur de l'âge », non pas cheminant, mais comme porté par des ailes invisibles. Et son mystère demeure total aux yeux des Résidus : « les malheureux étaient prêts à mettre leur tête à couper, en affirmant qu'il brillait tel un soleil d'une beauté singulière<sup>61</sup> ». Hier terrassé et avili par le Ramassis, quelle folie guide à nouveau ses pas en terre ennemie ? Sa vue trouble, l'espace d'un instant, les démons en l'homme. Sa voix – le Silencieux avait parlé – fait trembler le lieu possédé :

---

<sup>60</sup> Ulyb, le sacrificateur au Mensonge, soutient que la Vérité est au cœur du Ramassis tandis que Salla, le Prêtre de la Mauvaise Vérité, prétend qu'elle est ailleurs.

<sup>61</sup> Anna Nerkagi, *Molčaščij*, op. cit., p. 282.

– Regardez ! Regardez ! Le voici, vous voyez<sup>62</sup> !

Il indique de sa main l'éclat du soleil sur les sommets montagneux. Et répète toujours ces mêmes mots, invitant les hommes à la Connaissance. Les Résidus n'étant pas encore prêts à abdiquer ce qu'ils pensent être leur souveraineté (la satiété de leur *ego*), ils ne veulent pas voir la dépendance où les tient ce besoin de combler leur vide. Personne ne devrait se lever pour entraver le libre cours de leur quête sans gloire. Et l'obstination du Silencieux – mais peut-être faut-il à présent parler du Verbe – à les narguer par des appels qui leur demeurent étrangers, des apparitions qui vantent l'Invisible, à s'ériger au-dessus d'eux lorsqu'eux foulaient la terre, est une provocation. Une incitation à la haine, en vérité. Et ses larmes ne sont là que pour dissimuler sa peur. Alors les Résidus, aiguillonnés par les insinuations d'Oulyb (« il est aveugle, il vient se venger ») et la colère excédée de Salla (« on ne peut pas voir ce qui n'est pas »), resserrent l'étreinte de leur cercle autour du Verbe, comme pour l'étouffer. Et masqués derrière des couteaux et des haches, ils entaillent le Verbe comme le sacrificateur de temps anciens voulait immoler l'agneau. Pour une divinité auréolée de colère et de sang. Pour un ancien testament qui se cherche toujours de nouveaux héritiers.

L'inconcevable s'est produit : après la dernière bataille oblitérée par « la flèche noire de la discorde et de la dissension<sup>63</sup> », le cadavre abandonné du Verbe renaît avec l'aube. Libéré de son corps, il s'est dressé, comme animé de ce feu indicible du soleil qui irradie les sommets montagneux. Et devant chacun de ses pas qui lui arrache des flots de sang, l'obscurité s'efface :

– Regardez, attendez et rendez gloire<sup>64</sup> !

Ces paroles du Verbe ont de quoi gâcher la fête sinistre d'Oulyb et Salla qui n'ont pas invité cet indésirable : n'est-il pas une menace, celui qui invite à se réjouir à une autre fête, les convives dociles de leur banquet funèbre ? Alors ils appellent à la mort du Verbe. Une mort définitive, enfin. Et les hommes de dépecer en morceaux de chair<sup>65</sup> chaque partie du corps du Verbe. Mais où que se

<sup>62</sup> – Смотрите! Смотрите! Вот он, видите! *Ibid.*, p. 282.

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 297.

<sup>64</sup> Смотрите, ждите и славьте! *Ibid.*, p. 300.

<sup>65</sup> La tradition orale nénése n'est pas sans ignorer ces mutilations, relevant de la magie, qui assurent le héros de la bonne mort de son ennemi. Ainsi voit-on des vaincus dont les têtes coupées sont suspendues « à la cime vertigineuse d'un arbre, le cœur et les poumons, sur les petites branches d'un mélèze », ou *Pari*

tournent les bourreaux ordinaires de l'Âme, résonnent les paroles de celui qui fut le Silencieux pour une humanité aveugle et sourde, comme reprises par une multitude : « Regardez, attendez et rendez gloire ! ». Et tandis que le ciel s'éclaire d'un éclat sans pareil, il met brusquement en lumière toute « la monstruosité, la malfaisance et le néant du Ramassis ». La guerre des signes (les Bêtes Oulyb et Salla contre le Fils silencieux de l'Homme) ou des miracles annonce le prix du rachat de l'humanité :

Comme il est facile de faire le mal ! Comme il est ardu de se pousser à faire le bien<sup>66</sup>.

### Le baptême du feu

Or chaque morceau de chair du Verbe brûle les mains des Résidus, et leur échappant, se métamorphose avant que de tomber à terre, en fleurs inouïes dont l'arôme et le chant emplissent bientôt l'espace. Unies dans leur chant<sup>67</sup>, elles forment des couronnes lumineuses qui parent l'humanité<sup>68</sup>. Lors de cette vêtue, enfin dépouillée de ses anciens oripeaux comme de ses anciens désirs réduits à un tas de cendres – à l'image du tsar du Stupre découvert sur le trône d'où il menait les bals orgiaques –, cette humanité nouvelle arbore sous sa couronne une nudité sans concupiscence, avec l'innocence du nouveau-né :

Comme s'ils étaient nés à l'instant, et ne connaissaient rien. Ils avaient parfaitement oublié leur terrible déchéance, le Ramassis diabolique<sup>69</sup>.

Les hommes suivent la voix qui leur enjoint de se mettre enfin en route, sans même savoir où celle-ci les mènerait. « Dans un même souffle, un même regard », les hommes illustrent une humanité allée jusqu'au bout d'elle-même, et qui revient à la Maison du Père. Sans même accorder un dernier regard au Ramassis dont le cœur avait cessé de battre (une nuée de flèches d'or qui sont autant

---

*Tungo* être empalé sur un aiguillon de sorte que ce dernier « sorte d'une sagène de la tête ». Cf. le *jarabc* « Eva Pjasja ».

<sup>66</sup> Как легко сотворить зло! Как тяжело подвигнуть себя на добро. Анна Nerkagi, *Molčaščij*, op. cit., p. 265.

<sup>67</sup> Cf. *Cantique de louange sur la ruine de Babylone*, [Ap. 19].

<sup>68</sup> Cf. « Car elle est venue la noce de l'Agneau, et sa Femme s'est apprêtée, et il lui a été donné de se vêtir d'un lin fin, splendide, pur » [Ap. 19, 7-8].

<sup>69</sup> Будто они родились миг назад, и ничто неведомо им. Они забыли совершенно ужасное скопийство, Дьявольское Скопище. *Ibid.*, p. 304.



de fragments du ciel brusquement scindé célèbre ses funérailles<sup>70</sup>), car seuls les hommes lui donnaient le pouvoir de vivre en le nourrissant de leurs propres démons :

Dans le feu de justice brûlait l'ordure, la malfaisance, la peur.  
Brûlait l'Obscurité elle-même<sup>71</sup>.

Une humanité purifiée de ses maux. La symbolique purificatrice du feu n'est plus à démontrer : une braise de l'autel de Yahvé au contact des lèvres impures d'Isaïe ne fait-elle pas de lui un Prophète digne de répandre la Parole divine ? Quant à la majesté du « feu dévorant » qui embrase les dernières pages et les personnages du *Silencieux*, elle révèle celle de Dieu, et « non seulement l'insoutenable splendeur de sa perfection, l'irrésistible vigueur qu'il déploie contre ses ennemis et les ennemis des siens, ou contre ses propres "alliés" infidèles, mais l'ardeur de son amour pour son peuple [...] et celle qu'il inspire à ses zélateurs<sup>72</sup> ». Dans ce jugement dernier où brille l'œil d'un dieu solaire que nous cachent nos faiblesses, la Création se consume : seuls les démons qui nous habitent finissent en cendres tandis que notre humanité, ainsi épurée, entre dans « une vie de gloire ». Une humanité libre de ses passions. Entrée dans la plénitude de l'être comme dans un feu de joie (« le mur doré bourdonnant d'un feu curieux » du *Silencieux* n'est pas sans rappeler la « muraille » en « jaspe » de la Jérusalem nouvelle, « cité d'or pur » [cf. Ap. 21, 17-18]) :

Personne ne fit un pas en arrière. Les visages illuminés étaient graves, solennels. L'empreinte de la fatigue avait fait place à la majesté. Les derniers, à genoux, se relevèrent alors que les premiers, les yeux levés, murmurèrent :

– Père, reçois-nous, et ils entrèrent dans la flamme déchaînée.

– Père, pardonne-nous, murmurèrent les derniers, et ils disparurent dans l'or du Feu<sup>73</sup>...

<sup>70</sup> Dans la version de l'Apocalypse johannique, le jugement dernier est tout aussi péremptoire : « Et la Mort et l'Hadès furent jetés dans l'étang de feu » [Ap. 20,14].

<sup>71</sup> В праведном огне горела мразь, погань, страх. Горела сама Тьма. Анна Nerkaoui, *Molčaščij*, op. cit., p. 305.

<sup>72</sup> André-Marie Gérard, 1989, *Dictionnaire de la Bible*, Paris, Robert Laffont, coll. Bouquins, p. 399.

<sup>73</sup> Никто не сделал шага назад. Озарённые лица были серьёзны, торжественны. Печать усталости уступила место величию. Последние поднялись с колен, когда первые, воздев глаза, прошептали: - Отче, прими нас, - и шагнули в

La tradition nénéte n'en a jamais douté, qui loin des déserts brûlants de la Palestine et de l'ombre du Christ, avait prévu sa fin du monde dans un déluge<sup>74</sup>. Ainsi, tous les deux mille ans, le Maître du Bouleau Sacré (*Hèbidja Ho Erv*) soulève-t-il l'arbre aux sept troncs au-dessus de la terre, laissant s'écouler des flots qui purifient la terre de tous ses maux. La vie, éternelle, s'échappe alors de son linceul d'eau et réinvente son humanité.

Les maux stigmatisés par Anna Nerkagui sont ceux qui éloignent l'homme de ce qu'il a de meilleur en lui pour le perdre dans l'insatisfaction de désirs imparfaits. Comment prétendrions-nous à la perfection quand la vie elle-même est imparfaite ? Elle « est » tout simplement. Détachée comme la fleur qui naît et meurt sans un cri, comme l'eau qui coule s'abandonnant à la pente. La Création est neutre, unique, et ce sont nos projections (ne sommes-nous pas souvent tentés de poser notre « je », tel un veto, là où d'autres ont leur expérience propre du « je » ?), nos comparaisons (comment accepter que l'Autre puisse être ce qu'il est comme moi je suis ce que je suis ?), nos asservissements (chaque chose forme de vie est différente ; pourquoi ce qui est autre serait-il tenu de répondre à mon attente, lui conférant ainsi du pouvoir sur moi ?) qui la corrompent. Anna Nerkagui exhorte l'homme à plus de maturité ; ce qui suppose un retour à l'innocence perdue, ou plutôt à la spontanéité. Mais nous sommes trop souvent à l'image des Résidus juchés sur leur Ramassis qui refusent de descendre en contre-bas dans la décharge dont le Silencieux a fait son royaume symbolique. Nous sommes portés par notre orgueil et donc limités dans une conscience étroite qui déforme ce qui est. Les hommes aveuglés ne sont plus capables d'autre lien avec les êtres et les choses que celui du vouloir : l'enfant veut un jouet, l'adulte veut le pouvoir, l'amant veut des femmes. Derrière l'humanité, une chaîne de refus (de ce qui est, mais que nous n'acceptons pas) qui nous entrave à notre insu et nous fait tomber dans la douleur. Et devant l'humanité, une chaîne de désirs, expression de nos émotions devant notre sentiment de manque. Alors l'homme se cherche. Dans le matériel de préférence :

À présent la littérature et l'art nous persuadent obstinément et inlassablement que l'essence de l'amour est le lit. Dans l'usage s'est imposée la notion de « faire l'amour ». Pas d'aimer, de languir

---

бушующее пламя. - Отче, прости нас, - прошептали последние и скрылись в золоте Огня. Anna Nerkagi, *Molčaščij*, op. cit., p. 305.

<sup>74</sup> À l'instar du feu, l'eau, dans la Bible, est tant celle qui punit que celle qui sauve et purifie.

« soit d'indécision soit de jalousie », mais « faire l'amour ». Dans ce tournant sale et obscène de l'abêtissement de l'homme, tu as lancé une charge d'une grande force explosive. Merci pour cela, à toi, Anna Pavlovna<sup>75</sup> !

Ou dans une religion, plus nourrie de refoulements que d'accomplissement :

Nyd off gan rai yw dywed,  
 Am nerth a rhinwedd rhyw  
 Ond Aletheia'ddywed  
 Mai'r Crewr ydyw Duw.  
 Os siociwyd rhai pan ddaethpwyd  
 Ag oglau'r corff i'm llith.  
 Gwyr hi mai'r Gair a wnaethpwyd  
 Yn gnawd ac nid yn rhith.  
 Rhaid gwisgo dwt o leia'  
 Wrth fynd o'r groth i'r arch ;  
 Ond cas gan Aletheia  
 Yw crefydd dillad parch<sup>76</sup>.

L'orthodoxie d'Anna Pavlovna a la certitude du moine Théophile de Pskov quant à la troisième Rome : « l'Église de Moscou, l'Église de la nouvelle Rome, rayonne plus que le Soleil dans l'univers entier. Deux Romes sont tombées, mais la troisième reste debout ; et il ne peut pas y avoir une Quatrième<sup>77</sup> ». Les icônes depuis leur petit autel n'ont pourtant pas chassé l'idole domestique *Miad-Poukhoutcha* de l'appartement citadin d'Anna Pavlovna où les fleurs artificielles s'épanouissent contre les fenêtres gelées. Orthodoxie ou chamanisme : peu importe. Quel que soit le visage que Dieu donne de lui aux hommes, nous le mettons à mal chaque fois que nous

<sup>75</sup> Konstantin Lagunov, « Otkrytoe pis'mo neneckoj pisatel'nice Anne Pavlovne Nerkagi » (« Lettre ouverte à l'écrivain nénétsse Anna Nerkagi »), in *Molčáčij, op. cit.*, p. 305.

<sup>76</sup> « Certains n'aiment pas entendre parler / de la force et de la vertu du sexe. / Mais Aletheia dit / que Dieu est le Créateur. / Si certains ont été choqués que les odeurs du corps / soient présentes dans mon traité, / Elle sait que le Verbe fut fait / Chair, et non fantôme. / L'on doit porter au moins un chiffon / Sur le chemin du berceau à la tombe ; / Mais Aletheia hait / la religion endimanchée. », Pennar Davies, « Aletheia », in *Poetry of Wales (1938-1970)*, Gwasg Gomer, 1957, Ed. R. Gerallt Jones, p. 238.

<sup>77</sup> M. P. Kudrjavcev, *Moskva – tret'ij Rim*, Moskva, 1994, p. 173 (La Première Rome est tombée dans l'hérésie et la Deuxième, sous les coups des infidèles – Constantinople fut prise par le sultan Mehmet II et les troupes turques en 1453 (N.d.A.).

refusons de le reconnaître, nous le mettons à mort chaque fois que nous lui préférons ce que nous voyons, plutôt que ce qui est. Les tapis sur les murs ne suffisent pas à étouffer les pleurs d'Anna : la dignité du Nénète (la culture du renne en tant que partie d'un tout spirituel) menacée tant par l'exploitation sauvage du gaz et du pétrole que par la coupure des nouvelles générations de la toundra, prive peu à peu ce peuple de sa force messianique, acquise à l'instar du Christ, dans le dénuement et la souffrance. De même, le peuple russe où, bon gré mal gré, s'inscrivent les Nénètes, perd son âme autrefois visitée par Pouchkine : « Nous nous devons de dire ici toute la vérité ; ce ne fut pas dans notre civilisation actuelle ni dans cette culture dite européenne (qui soit dit en passant n'a jamais existé réellement), ni dans ces monstrueuses idées et formes européennes importées de l'étranger qu'il la trouva, mais uniquement dans l'esprit même du peuple russe et nulle part ailleurs<sup>78</sup> ». La dégénérescence des mœurs fait partie de la déshumanisation des personnages dans le Ramassis du *Silencieux*, la soif de pouvoir à travers l'argent et la possession des êtres comme des choses, la facilité de nos sociétés gangrènent les membres d'un Corps Mystique : la Troisième Rome est entrée dans l'Apocalypse. Et Anna Pavlovna écrit les maux d'une persécution de l'âme qui s'est fait jour en Russie, et dans le monde. La symbolique évidente des chiffres du *Silencieux* (« les sept Terres », p. 235 ; « les sept jours », p. 235 ; « les sept bords du ciel », p. 275 ; « sept fleurs », p. 292, etc.) ainsi que celle des couleurs omniprésentes de la nouvelle, le rouge (le sang est versé tout au long de la nouvelle) et le noir (« la Petite et la Grande Obscurité », p. 247 ; « les nuits animales », p. 287 ; « nés dans l'obscurité étouffante de l'esclavage », p. 294 ; etc.<sup>79</sup>) qui balisent, comme autant de chemins de croix, la marche de l'humanité, atteste de ce que le temps de l'Apocalypse est venu, que l'Enfer prend ses quartiers sur la terre. Nos faiblesses sont autant de faux prophètes, et nos refus comme nos peurs autant de démons qui nous hantent. Rien n'a changé depuis nos aînés :

Quelle triste satisfaction on se procure, et comme elle coûte cher<sup>80</sup> !

<sup>78</sup> Cf. Fedor Dostoïevskij, « Para un discurso sobre Pushkin » (« Pour un discours sur Pouchkine »), in *Obras Completas (Œuvres Complètes)*, op. cit., p. 1429.

<sup>79</sup> Dans la plupart des traditions du Grand Nord sibérien, ainsi les Nenec ou les Hanty, le jeu de ces couleurs est celui, traditionnel, de la dualité de la Création : « Par opposition au blanc, symbole d'abondance, de bonheur, de santé et couleur des animaux sacrés (hermine, cygne), le noir figure la maladie, la famine, la mort. Le blanc est le Soi, le noir, l'Autre », in Dominique Samson-Normand de Chambourg, *Le chagrin de l'Ours ou les Indiens oubliés de Russie* (à paraître).

<sup>80</sup> Thérèse d'Avila, *Vie écrite par elle-même*, op. cit., chapitre XX, p. 209.

Nous détournant de l'infini que nous sommes, du divin que nous représentons. Et nous criions à l'abandon du Père, quand c'est notre liberté, du moins son usage grossier, qui fait de nous les artisans de notre solitude.

*Le silencieux* n'est pas sans rappeler *Le rêve d'un homme ridicule*<sup>81</sup> qui révèle au narrateur, candidat au suicide, l'expérience d'une vie nouvelle. Du réel au songe, puis du songe au réel, Dostoïevski s'aventure de son chemin de croix jusqu'à la halte d'une terre édénique, aussitôt corrompue, à son insu, par le narrateur lui-même, et métamorphosée en une sorte de Ramassis, version dostoïevskienne, comme dans un « récit fantastique ». À l'éclat du soleil qui hante l'horizon du Ramassis lors de l'apparition du Silencieux répond, loin de toutes constellations connues, un soleil, « réplique et double » de celui de la terre :

Une sensation douce, appelante, retentit dans mon âme comme une extase : la force d'une lumière originelle, de cette lumière qui m'avait mis au monde, se répandit dans mon cœur et le ressuscita, et je ressentis la vie, la vie d'avant, pour la première fois après ma tombe<sup>82</sup>.

Et peut-être à cause de ce soleil, tel le feu sacré du *Silencieux* qui embrase le ciel et la grandeur des visages autrefois abêtis de souffrance, « tout irradiait une espèce de fête, une gloire grandiose, sacrée, enfin atteinte<sup>83</sup> ». Jusqu'aux prairies qui flamboient. Terre de l'amour, « un amour évident, visible, presque conscient<sup>84</sup> », où à l'image des couronnes de fleurs dont le vol auréole les hommes<sup>85</sup>, « des oiseaux, par volées » viennent se poser sur le narrateur, et le contact joyeux « de leurs jolies petites ailes frissonnantes » fait écho au chant des fleurs nées de la mutilation du Silencieux. Un amour dont les vestiges affleurent peut-être aujourd'hui encore chez les Autochtones de la Sibérie occidentale lorsqu'ils demandent pardon à l'arbre qu'ils vont abattre (Nénètses) ou à la terre que la lame de la hache vient d'effleurer (Khantys) :

<sup>81</sup> Cf. Fedor Dostoïevskij, *Son smešnogo čeloveka (Le rêve d'un homme ridicule)*, in *Dnevnik pisatelja za 1877 (janvar'-avgust) : Polnoe sobranie sočinenij v tridcatyh tomah, tom XXV*, Leningrad, izd-vo Nauka, 1983, pp. 104-119.

<sup>82</sup> *Ibid.*, p. 111.

<sup>83</sup> *Ibid.*, p. 112.

<sup>84</sup> *Ibid.*, p. 135.

<sup>85</sup> Cf. *Le silencieux*, p. 304.

Ils me montraient leurs arbres, et j'étais incapable de comprendre le degré d'amour avec lequel ils les regardaient : comme s'ils parlaient avec des êtres qui leur étaient semblables. Et vous savez, je ne me tromperai pas, peut-être, si je dis qu'ils conversaient ! Oui, ils avaient trouvé leur langue, et je suis convaincu que les arbres les comprenaient. Ainsi regardaient-ils toute la nature – les animaux, qui vivaient avec eux dans la concorde, ne les attaquaient pas et les aimaient, vaincus par leur amour<sup>86</sup>.

Dans le Ramassis, loin du dialogue homme-nature, les hommes et les animaux se dissimulent les uns aux autres ou bien s'entre-dévorent : la chasse n'est plus un acte rituel qui, à travers le sacrifice, porte la vie. Reflet sinistre du temps qui est le nôtre, où de par le monde, comme dans le Ramassis, « les authentiques chasseurs à l'odeur de peur et de sexe en érection qui émane d'eux<sup>87</sup> » se sont raréfiés devant « les bandes d'individus enfiévrés, bien armés » qui reviennent chargés de cadavres inoffensifs et se saoulent « devant leurs tas de peaux pour dissimuler la peur que leur inspirait la certitude d'avoir été vus, sentis et méprisés par un ennemi digne de ce nom dans les profondeurs de la forêt<sup>88</sup> ». Le soliloque de l'homme contemporain tourne à la ménippée grotesque.

Dans *Le rêve d'un homme ridicule*, l'harmonie de la Création est comme au premier jour, rayonnant de cette beauté qui caractérise l'innocence dont les jeunes enfants de la terre portent peut-être « un reflet, même éloigné, même faible », et qui loin d'exciter le désir<sup>89</sup> comme dans le Ramassis, sauve le monde, efface toute souffrance sur le visage. Une beauté née de la plénitude. Une beauté encensée par les chants des hommes : « Ils rendaient gloire à la nature, à la terre, à la mer, aux forêts. Ils aimaient composer des chansons les uns sur les autres<sup>90</sup> [...] ; comme aujourd'hui encore, selon la tradition, les chants nénétses célèbrent personnellement les héros ordinaires de la

<sup>86</sup> *Ibid.*, p. 113.

<sup>87</sup> Luis Sepúlveda, 1992, *Le vieux qui lisait des romans d'amour*, Paris, éditions Métailié, Seuil, coll. Points, p. 107. Ce roman de l'écrivain chilien Luis Sepúlveda observe la forêt amazonienne écartelée entre son identité traditionnelle (Jivaros, Shuars) et son présent (colons, déforestations, chercheurs d'or).

<sup>88</sup> *Ibid.*, p. 107.

<sup>89</sup> « Ils avaient de l'amour, et des enfants naissaient, mais jamais je n'ai remarqué chez eux d'élans de cette sensualité cruelle qui touche presque tout le monde sur notre terre, tout le monde et chacun, et fait la seule source de presque tous les péchés de notre humanité », Fedor Dostoïevskij, *Son smešnogo čeloveka (Le rêve d'un homme ridicule)*, op. cit., p. 43.

<sup>90</sup> *Ibid.*, p. 114.

communauté, telles la chanson d'adulte de *Tiory Miousena* (*Tjory' Mjusena sjo*), la chanson de *Tèseda l'ancien* (*Tès'da Vèsako*), la petite chanson enfantine de *Nèko* (*Neko njukubc*), etc. :

Je n'ai rien pris  
Dans la vie  
sans demander.  
Je n'ai volé  
la moindre broutille à qui que ce soit.  
Comme chacun dans la vie  
j'ai porté mon faix,  
et j'ai toujours choisi  
un chemin honnête.  
Mais ma femme – née Iamkine –  
(Je le dis comme cela a été)  
je l'ai volée.  
Voilà comment cela se passa :  
dans le silence  
au beau milieu d'un jour clair,  
« Vole-moi ! Emmène-moi ! »  
Me murmura son cœur.  
Alors je l'ai volée<sup>91</sup>.

Mais le bonheur édénique dont ce chant autochtone se fait le porte-parole, a tourné court dans *Le rêve de l'homme ridicule*. Le narrateur, homme de la terre, a corrompu cette terre céleste : le premier mensonge, et sa beauté fallacieuse – « Oh, peut-être cela commença-t-il innocemment, par une plaisanterie, une coquetterie, un jeu entre amoureux [...] »<sup>92</sup> – ont asservi les hommes, libérant tous les maux :

Puis très vite naquit la sensualité, la sensualité engendra la jalousie, la jalousie - la cruauté... Oh, je ne sais pas, je ne me souviens plus, mais très vite, le premier sang jaillit ; ils s'étonnèrent, ils furent horrifiés et commencèrent à se disperser, se désunir. Parurent les alliances, mais, cette fois, les uns contre les autres. Commencèrent les querelles, les reproches. Ils connurent la pudeur et firent de la pudeur une vertu. Naquit la notion d'honneur, et chaque alliance hissa son propre drapeau. Ils

<sup>91</sup> Ljubov' Nenjang, « Japtongè Junurta sjo » (« La chanson adulte de Junurta Japtongè »), in *Hoj sjo méngadm* (*Je chante la toundra*), Krasnojarsk, Krasnojarskoe kniž. izd-vo, 1988, p. 43.

<sup>92</sup> Fedor Dostoievskij, *Son smešnogo čeloveka* (*Le rêve d'un homme ridicule*), op. cit., p.115.

torturèrent les animaux, les animaux s'éloignèrent d'eux dans les forêts et furent leurs ennemis. Commencèrent les luttes pour les séparations, l'autonomie, l'individualité, pour le mien et pour le tien. Ils parlèrent des langues différentes. Ils connurent la douleur et aimèrent la douleur, ils eurent soif de souffrance et dirent que la Vérité ne pouvait être atteinte qu'à travers la souffrance. Alors parut la science. Quand ils devinrent méchants, ils parlèrent de fraternité, d'humanité et comprirent ces idées. Quand ils devinrent criminels, ils inventèrent la justice et s'imposèrent toute une série de codes pour la conserver et, pour conserver les codes, ils instaurèrent la guillotine. Ils ne se souvenaient qu'à peine de ce qu'ils avaient perdu et ne voulaient même plus croire qu'un jour ils avaient été innocents et heureux<sup>93</sup>.

Et la nuit de l'âme était telle que leur plénitude dissipée dans les limbes de leur mémoire fut non seulement apparentée au songe, mais qu'elle fut recrée de toutes pièces :

[...] ils voulurent tellement redevenir innocents et heureux, l'être une fois encore, qu'ils succombèrent devant le désir de leur cœur, comme des enfants, défièrent ce désir, érigèrent des temples, et se mirent à prier leur propre idée, leur propre « désir », tout en croyant pleinement, dans le même moment, qu'il était impossible et irréalisable, mais l'adorant jusqu'aux larmes et se prosternant devant lui<sup>94</sup>.

L'innocence perdue, l'humanité livrée à elle-même ne jure plus que par la science. Là sera la Vérité. La science qui dissèque la vie comme les hommes tient lieu d'Église, et le narrateur, spirituel malgré lui, sait que les hommes de son rêve « n'avaient pas de temples, mais [ils] avaient une sorte d'union concrète, vivante et ininterrompue avec le Tout de l'Univers ». Mais lorsqu'il témoigne de son expérience d'amour, comme le Christ lors de sa venue sur la terre, il essuie les moqueries et les rires du monde. Parce que « la conscience de la vie est supérieure à la vie, la connaissance des lois du bonheur, supérieure au bonheur<sup>95</sup> » ici-bas. L'homme de Dostoïevski est-il donc condamné à pourrir tout ce qu'il touche ? Ou est-ce simplement le retour au réel d'un homme qui ferma les yeux devant

---

<sup>93</sup> *Ibid.*, p. 116.

<sup>94</sup> *Ibid.*

<sup>95</sup> *Ibid.*, p. 119.



la dernière salve<sup>96</sup> ? Au viol de l'âme, ces ténèbres des entrailles qu'il ne cesse de mettre en lumière, à vif, Dostoïevski répond « avec un amour jaloux » par l'idéal christique : « Bien plus, si l'on me prouvait que le Christ est hors de la vérité et qu'il fut réel que la vérité soit hors du Christ, je voudrais plutôt rester avec le Christ qu'avec la vérité<sup>97</sup> ». Fiodor Dostoïevski comme Anna Pavlovna sont avides de croire, marquant tous deux leur distance avec « l'insoutenable légèreté de l'être » de l'Europe.

Anna Pavlovna plaçait plutôt l'espoir du salut dans le travailleur (l'éleveur de rennes traditionnel), comme auparavant Dostoïevski dans le paysan. Mais la société de loisirs des uns et l'esclavage des autres effacent peu à peu l'origine et la possibilité du « message universel de fraternité » nénétsse, parent de celui que prêtait déjà Dostoïevski au peuple russe pour avoir forgé son âme aux feux varègue, mongol et tsariste. Ce concept de fraternité, n'était-il pas aussi le fait de la Révolution qui prônait de nouveaux sacrifices pour un rachat de l'humanité entière (« Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! ») ? Le salut ne reposait-il pas sur un prolétariat de travailleurs épurés par l'ascèse du socialisme ? Aujourd'hui encore, M. Ziouganov lui-même, leader athée du KPRF, ne démord pas de l'orthodoxie du credo russe : « La Russie est et sera la grande alternative aux vecteurs agressifs de la dégradation mondiale. Personne ne l'en empêchera<sup>98</sup>. »

Anna Pavlovna peut désormais gagner la vallée de Josaphat. Il y a peu encore, elle était soucieuse de « répondre devant le Père de l'utilisation des dons qui lui avaient été assignés<sup>99</sup> », parce qu'elle les avait ignorés ou corrompus - notamment en refusant d'écrire - comme au XVI<sup>e</sup> siècle, s'inquiétait déjà sainte Thérèse d'Avila, dans sa *Vie écrite par elle-même* : « Après avoir passé cet âge, je commençai à me rendre compte des dons naturels que le Seigneur m'avait accordés, et ils étaient nombreux, me disait-on. Mais, au lieu de lui en rendre grâce, je me mis à me servir de chacun d'eux pour l'offenser,

<sup>96</sup> En 1849, au moment de Noël, Fedor Dostoevskij fut grâcié par l'Empereur après un simulacre d'exécution.

<sup>97</sup> Dostoevskij, 1993, *La légende du Grand Inquisiteur*, présenté par Michel del Castillo, Paris, Desclée de Brouwer, coll. « Les carnets DDB », p. 16.

<sup>98</sup> *Manifeste* prononcé à l'occasion du deuxième Congrès de l'Union populaire patriotique de Russie par Gennadij Zjuganov. Cf. *Le Monde*, 29/30 novembre 1998, p. 1.

<sup>99</sup> Anna Nerkaoui, « Ot avtora » (De l'auteur), in *Molčaščij*, *op. cit.*, p. 9.

comme je vais le dire maintenant<sup>100</sup> ». Aujourd'hui, Anna est sereine parce qu'elle « sait ne jamais mourir<sup>101</sup> ». Mais elle veut exhorter les hommes à réagir devant la nuit temporelle dont le *costumbrista* Juan Rulfo a déjà lu les stigmates sur le monde amérindien : « feu dévoreur ou nuit "pleine de péchés", villages où les héritiers du monde amérindien attendent indéfiniment ce qui ne peut pas venir. Ce qui viendra peut-être<sup>102</sup> ». Les voix autochtones, de par le monde, s'élèvent comme les pleurs du grèbe avant la tempête<sup>103</sup> ou le chant de la chouette avant la mort<sup>104</sup>. Des écrivains comme Anna Nerkagui, Éreméï Aïpine ou Youri Vèlla pour la Sibérie occidentale et comme Miguel Ángel Asturias ou Jose María Arguedas pour l'Amérique du Sud, à travers les mythes autochtones, écrivent l'histoire du monde. Le mot d'or des Géants Bleus<sup>105</sup> ou le traîneau de mélèze de l'Homme-Qui-S'éleva<sup>106</sup>, issus de mythes archaïques, ont valeur universelle. Dans la cosmogonie autochtone, la vie est un cercle tournoyant tantôt dans l'Ordre, tantôt dans le Désordre (plus que dans le Bien ou le Mal) comme pour l'Europe la terre tourne autour du soleil. Alors l'âge d'or reviendra. Ne peut-on croire ces héritiers de peuples obscurs dont les anciennes prophéties mentionnaient, avant même les Conquêtes, l'irruption brutale d'Hommes Barbus qui déferaient le monde ? Forts de cette expérience passée, à la fois étrangers et partie prenante dans ce monde qui s'éloigne du sens de la vie, ils nous mettent en garde contre nous-mêmes. Nous exhortent à sourire sous l'orage, chercher le soleil derrière nos ténèbres et sauver la beauté du monde qui n'est que le reflet de notre propre harmonie. Et le temps presse, qui détourne l'homme de sa nature, et donc de la Nature. Déjà, dans le Grand Nord comme dans nos âmes, le « grand homme russe à la tête et au ventre de fer » et « la grande

<sup>100</sup> Thérèse d'Avila, *Vie écrite par elle-même*, op. cit., chapitre I, p. 21.

<sup>101</sup> « Я знаю, что никогда не умру. » Lors de mon séjour chez Anna Pavlovna à l'hiver 1996, elle m'a longuement parlé de sa « seconde naissance » au cours d'un entretien le 9 décembre.

<sup>102</sup> J.-M. G. Le Clézio, 1997, *La fête chantée*, Paris, Le Promeneur, p. 183.

<sup>103</sup> En Eurasie septentrionale, chez les Nenec comme chez les Hanty, le grèbe annonce le mauvais temps.

<sup>104</sup> Allusion au proverbe traditionnel en Amérique latine : « El tecolote canta, el Indio muere » (« La chouette chante, et l'Indien meurt »).

<sup>105</sup> Cf. Anna Nerkagui, *Ilivir*, in *Pod radugoj severa*, op. cit., pp. 129-205.

<sup>106</sup> Cf. Eremej Ajpin, *Hanty ili Zvezda utrennej zari* (*Les Khantys ou l'étoile de l'aube*), in *Kljatvoprestupnik*, Moscou, Naš Sovremennik, 1995, pp. 176-423.

femme russe à robe rouge qui dévore tout sur son passage<sup>107</sup> », tels *Oulyb* et *Salla* échappés de la fiction, font de l'ombre à notre ciel<sup>108</sup>.

### Notice bibliographique

- AJPIN, E. D., 1995, *Kljatvosprestupnik*, Moskva, Naš sovremennik, 427 p.
- AVILA, Thérèse (d'), 1995, *Vie écrite par elle-même*, Paris, éd. du Seuil, coll. Sagesse, 475 p.
- DAVIS, P., 1974, « Aletheia », *Poetry of wales 1938-1970*, Gwasg Gomer, ed. R. Gerallt Jones, p. 238.
- DOSTOEVSKIJ, F., 1983, *Son smešného človeka*, in *Dnevnik pisatelja za 1877 (janvar'-avgust)*, Polnoe sobranie sočinenij v tridcatykh tomah, t. XXV, Leningrad, Nauka, pp. 104-119.
- 1993, *La légende du Grand Inquisiteur*, Paris, Desclée de Brouwer, coll. Les carnets DDB, pp. 47-93.
- 1994, *Bobok*, Paris, éd. Mille et une nuits, 47 p.
- GÉRARD, A. M., 1989, *Dictionnaire de la Bible*, Paris, Robert Laffont, coll. Bouquins, 1478 p.

<sup>107</sup> Ces nouveaux personnages du folklore hanty sont le derrick et la torchère de gaz. Cf. « Reflets des phénomènes modernes dans le folklore contemporain des Khantys », *Novosti Jugry*, Hanty-Mansijsk, 1998 ou « Les Nénets et le grand homme russe à la tête de fer », Marina Karys, 1998, *Courrier International*, Paris, n° 397, p. 24.

<sup>108</sup> Des associations autochtones militent pour la reconnaissance de leurs droits auprès des autorités locales, parfois complices de malversations (comme le détournement de titres de propriété foncière) pour des intérêts économiques. Ainsi les éleveurs de rennes du district autonome des Hanty et Mansi, avec le Nenec Jurij Ajvaseda à leur tête, plus connu sous son nom d'homme de lettres Jurij Vëlla, se sont vus dépourvus de titres de propriété par « manque de formulaire » au profit de compagnies pétrolières. Dans une lettre au président Alekperov de *Lukoil*, Jurij Ajvaseda demande le respect d'une « clause essentielle des accords, à savoir la préservation de la nature » par la compagnie pétrolière *Lukoil-Kogalym-Neftegaz* ainsi que le retrait du gisement de Povhovskoe qui ne devait pas être exploité avant 2005 (la migration des rennes sur les différents pâturages dont celui de Pohovskoe avait été planifiée en fonction de cet accord). « Nous ne demandons pas à *Lukoil* de nous reverser les bénéfices réalisés grâce à l'utilisation de nos terres » spécifie le représentant des éleveurs de rennes ; il s'agit juste de pouvoir « vivre de notre travail sur notre terre ». Quant aux Hanty ils ont sollicité le soutien de *Survival International* pour la reconnaissance de leurs droits légitimes.

- GOLOVNĚV, A. V., 1995, *Govorjaščie kul'tury. Tradicii samodijcev i ugrov*, Ekaterinburg, Uro Ran, 606 p.
- LE CLÉZIO, J.-M. G., 1997, *La fête chantée*, Paris, Le Promeneur, 240 p.
- NENJANG, L., 1988, *Hoj sjo mengadm*, Krasnojarsk, Krasnojarskoe kn. izd-vo, p. 44.
- NERKAGI, A. P., 1986, *Ilir*, in *Pod radugoj severa (Sous l'arc-en-ciel du Nord)*, Moskva, Sovremennik, pp. 129-205.
- 1995, *Belyj jagel' (Le lichen blanc)*, in *Pod sen'ju nohar-juha (À l'ombre du noyer)*, Tjumen', SoftDizajn, pp. 76-153.
- 1996, *Molčaščij (Le silencieux)*, Tjumen', SoftDizajn, 416 p.
- OMEL'ČUK A., *Rukopis' roždennaja v tundre*, in *Literatura Tjumenskogo kraja*, kn. III, 1996, pp. 220-223.
- SAMSON NORMAND DE CHAMBOURG, D., 1998, *Le Grand Nord sibérien dans Ilir d'Anna Nerkagui : une page de vie autochtone (1917-1997)*, Paris, L'Harmattan, 302 p.
- 2001, « Neverojatnost' Trëh Mirov » (« L'improbabilité des Trois Mondes »), *Hantyjskaja literatura*, Moskva, Literaturnaja Rossija, pp. 178-178.
- 2001, « Le chemin de croix de Pachamama et Iaminia ou une Passion poétique de la Création », *Crisol / Hommage au professeur Bernard Sesé : Variations autour de la poésie*, CRIIA, Paris X-Nanterre, pp. 133-162.
- 2002, « Valera, los ostiacos y el Quijote de la taiga : a propósito de una frase de *Cartas desde Rusia* », *Cauces*, Presses Universitaires de Valenciennes, n° 3, pp. 255-266.
- SEPÚLVEDA, L., 1992, *Le vieux qui lisait des romans d'amour*, Paris, éditions Métailié / Seuil, coll. Points, 121 p.
- ZÉA, L., 1991, *Discours d'outre barbarie*, Paris, Lierre et Coudrier éditeur, 331 p.

### Bio-bibliographie d'Anna Nerkagui

« Depuis l'enfance, le vaste monde m'a attirée ; j'aspirais à franchir les frontières que contournent le plus souvent les miens. Comme Aniko, l'héroïne de ma première nouvelle, mes études terminées à l'école-internat du village de Beloïarsk, je suis partie pour la grande ville, ai commencé à étudier à l'Institut industriel de

Tioumen. Il a fallu des années pour que je prenne conscience de la simple idée qu'il n'y avait rien de plus grand, de plus vaste et de plus précieux que ma chère toundra de Baïdarata... Si Aniko, mon héroïne, hésitait entre la ville et la toundra, moi j'ai choisi. Sur les hauteurs de l'Oural Polaire pousse un lichen blanc séculaire. Hormis le vent et le soleil, personne ne le touche. À mon sens, cette mousse de toute beauté allie la liberté, la fierté, la beauté inaccessible et l'indépendance ». Un modèle contrecarré par l'histoire : si Anna Pavlovna Nerkaoui naît dans une famille nènètsè d'éleveurs de rennes en 1951, elle naît aussi en Union soviétique où le petit-père Staline insuffle encore un réalisme socialiste soviétique et attise les grands chantiers qui jettent l'opprobre sur la nature ; cette dernière, magnifiée par la main de l'homme parce que domptée, ne compte plus les héros de la Patrie qui ont fait lever une moisson futuriste en Sibérie : barrages, villes nouvelles, voies ferrées, etc. Les peuples du Grand Nord sibérien, dans leur ensemble, y perdront un peu de ces propriétés qui donnent au lichen blanc sa valeur ; Anna Pavlovna, elle, devra interrompre ses études industrielles, rongée par la tuberculose. C'est là qu'elle commence à écrire sur les siens, encouragée par l'écrivain K. Ia. Lagounov à qui elle avait envoyé un premier manuscrit. Ainsi *Aniko du clan Nogo* (*Aniko iz roda Nogo*) sera publié en 1977, et suivi « dans un souffle » d'*Ilir* (1978), une longue nouvelle qui célèbre avec ambiguïté l'amour des Nènètses pour leur terre, la rencontre improbable des univers nènètsè et russe. Renvoyée brusquement à la vanité de son écriture dans son appartement de citadine, elle interrompt la centaine de feuillets du *Lichen blanc* (*Belyj jagel'*). Alors son mentor Lagounov lui trouve un emploi dans le sovkhoze *Iamal* ; elle a cessé d'écrire. Rappelée par la toundra ancestrale où son père, veuf depuis peu, dit avoir besoin d'elle, elle comprend que cet hiver 1979 initie son retour dans la toundra : loin des lumières de la ville, la nuit polaire qui la faisait hier se rebeller, la réapprivoise aujourd'hui, tout doucement, comme la femme apprivoise désormais certains rennes qui deviennent des animaux familiers. Anna Pavlovna est devenue son héroïne, Aniko. Elle se réapproprie sa langue pour recueillir le folklore des siens, les chants et les contes nènètses de son père, elle réapprend la précarité de la vie nomade du Grand Nord et se marie. Au-delà de l'homme, elle a épousé la toundra : c'est ainsi qu'en avril 1989, elle organise elle-même les premiers piquets contre le projet de voie ferrée qui menace « sa » péninsule de *Iamal*. Et quand elle peut, écrit à sa table basse sous la tente. Des extraits du *Lichen blanc* sont lus à la radio, suscitant la critique positive des uns et négative des membres du Parti (« trop de gueux, trop d'ivrognes » pour l'image officielle). Finalement une variante est publiée en 1995, qui brosse un tableau sans concession du

Grand Nord contemporain et poursuit l'œuvre qu'Anna Pavlovna voudrait en sept volets. Sept comme le chiffre sacré de son peuple, comme le chiffre divin, comme le nombre de pétales d'une fleur des recoins les plus secrets de la toundra de Iamal et dont on dit qu'elle donne la sagesse à celui qui la voit. Devant l'appel du vide (le rideau de fer est tombé en 1991, la fille d'Anna est morte en 1992), Anna Pavlovna est entrée en littérature comme on entre en religion : *Le silencieux* (Molčaščij, 1996) qui nous est présenté ici en fait foi.

#### Principales œuvres

- 1985 *Aniko iz roda Nogo* (*Aniko du clan Nogo*), in *Proche est le Grand Nord* (*Blizok Krajnij Sever*), Moscou, pp. 11-106.
- 1986 *Iilir* (*Iilir*), in *Pod radugoj severa* (*Sous l'arc-en-ciel du Nord*), Moscou, Sovremennik, pp. 129-205.
- 1994 *Ženščina i ogon'* (*La femme et le feu*), in *Severnye prostory* (*Espaces du Nord*), Moscou, n° 2, pp. 28-30.
- 1995 *Belyj jagel'* (*Le lichen blanc*), in *Pod sen'ju nahar-juha* (*À l'ombre du noyer*), Tjumen', SoftDizajn, pp. 76-153.
- 1996 *Molčaščij* (*Le silencieux*), in *Molčaščij*, Tjumen', SoftDizajn, pp. 231-307.
- 1997 *O čem plačet gagara* (*Ce qui fait pleurer le grèbe*), in *Lukomor'e : literaturnaja hrestomatija* (*Lukomor'e : chrestomatie littéraire*), Tjumen', pp. 35-36.